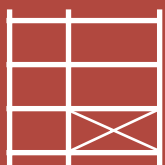
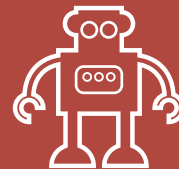
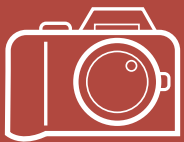
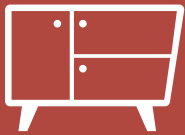


J'attends le numéro 36



J'attends le numéro

36

HOM MAGE

La COMPLAINTÉ du PROGRÈS

Boris Vian • 1956

■ Autrefois pour faire sa cour
On parlait d'amour
Pour mieux prouver son ardeur
On offrait son cœur
Maintenant c'est plus pareil
Ça change, ça change
Pour séduire le cher ange
On lui glisse à l'oreille

■ Ah Gudule, viens m'embrasser, et je te donnerai...

■ Un frigidaire, un joli scooter, un atomixaire
Et du Dunlopillo
Une cuisinière, avec un four en verre
Des tas de couverts et des pelles à gâteau !
Une tourniquette pour faire la vinaigrette
Un bel aérateur pour bouffer les odeurs
Des draps qui chauffent
Un pistolet à gaufres
Un avion pour deux...
Et nous serons heureux !

■ Autrefois s'il arrivait
Que l'on se querelle
L'air lugubre on s'en allait
En laissant la vaisselle
Maintenant que voulez-vous
La vie est si chère
On dit : « rentre chez ta mère »
Et on se garde tout

03

**BORIS
VIAN**

■ Ah Gudule, excuse-toi, ou je reprends tout ça...

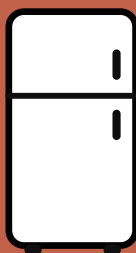
■ Mon frigidaire, mon armoire à cuillers
Mon évier en fer, et mon poêle à mazout
Mon cire-godasses, mon repasse-limaces
Mon tabouret-à-glace et mon chasse-filous !
La tourniquette, à faire la vinaigrette
Le ratatineur dur et le coupe friture

■ Et si la belle se montre encore rebelle
On la ficelle dehors, pour confier son sort...

■ Au frigidaire, à l'efface-poussière
A la cuisinière, au lit qu'est toujours fait
Au chauffe-savates, au canon à patates
A l'éventre-tomate, à l'écorche-poulet !

■ Mais très très vite
On reçoit la visite
D'une tendre petite
Qui vous offre son coeur

■ Alors on cède
Car il faut qu'on s'entraide
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois !
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois !
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois !



J'attends le numéro

36

SOM MAIRE

ALAIN

PAGE 06

DIOT

[Édito et Focus] • Maître de conférence en arts plastiques
Courriel : alaindiot2@orange.fr

CATSMÉ

PAGE 10

Illustratrice • Courriel : contact@catsme.fr • Site : catsme.fr

JEAN-MARC

PAGE 12

COUVÉ

Écrivain, critique et illustrateur
Courriel : jeanmarc.couve@gmail.com

ZAZIE

PAGE 14

SAZONOFF

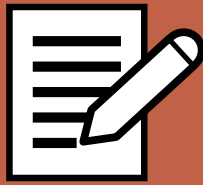
Graphiste, auteur-illustratrice • Courriel : zazisaz@orange.fr
Site : zazie-sazonoff.com

IVAN

PAGE 20

LEPRÊTRE

[En couverture] • D.A. et webdesigner
Courriel : lepretre.ivan@wanadoo.fr
Site : ivanlepretre.com



CHRYSTEL
EGAL

PAGE 40

Artiste, écrivain • Courriel : c.egal@free.fr • Site : c-egal.com

LYONEL
KOURO

PAGE 48

Artiste explorateur de concepts
Courriel : lyonel.kouro@orange.fr
Site : kouro.fr

MILICA
JANJIĆ

PAGE 56

Graphic Designer • Courriel : milicajanjic10@gmail.com

KARINE
SAUTEL

PAGE 58

Ellipse formation • Courriel : karine@ellipseformation.com
Site : ellipseformation.com

OLIVIER
ISSAURAT

PAGE 64

Enseignant • Courriel : oissaurat@ac-creteil.fr
Site : olivier.issaurat.free.fr

J'attends le numéro

36

EDITO

LE SUJET **c'est** L'OBJET !

■ Pas l'objet abject, infect, qui vous débecte, non, celui du quotidien, celui qu'on aime bien, celui de tous les jours, celui de toujours, celui qui nous est familier et qu'on finit par oublier au coin de l'évier, sur le palier, au fond d'un panier, dans un tiroir de l'armoire, au fond d'un placard, parce qu'un matin ou un soir, sans y faire plus attention, il est tombé tout au fond, à moins qu'il ne soit dans la poche d'un pantalon, ou d'un blouson, ou chez le tonton Raymond.

■ C'est qu'il y a des machins malins qui se planquent bien, les mâtins, et qui nous manquent tôt le matin. On n'arrive plus, c'est crétin, à mettre la main dessus. On croit qu'ils ont disparu, qu'ils se sont sauvés dans la rue, exprès pour nous agacer, les madrés ! Pourtant on pensait les avoir vus juste là, c'était couru ! A moins qu'on ait eu la berluie ! Bref, sans eux, on est perdu !

■ Tous ces bidules ridicules qui déambulent à loisir pour notre plaisir, il faut savoir les choisir avec un peu d'affection et beaucoup de précautions parce qu'ils vont nous servir à la maison. Il faut les apprivoiser, les dorloter, les choyer pour qu'ils restent bien sages, comme des images familières pas trop fières, tranquilles comme des soupières ou du camembert berbère, des porte-savon ou des tire-bouchons ronchons, des porte-clefs ou des bilboquets coquets, des planches à pain ou des turlupins rupins, des casseroles

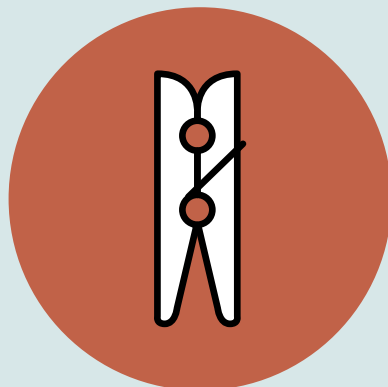
ou des barcaroles fofolles, des stylos à bille ou des bouquets de jonquilles qui brillent, des boîtes en bois et des tout et n'importe quoi, des bretelles et des bouts de chandelle en dentelle, des pots à eau et des carafes qui se dégrafent le corsage, des pinces à linge qui se remuent les méninges comme des singes, des bitoniaux qui jouent à qui sera le plus idiot du Caberlot et des et cetera qui se la donnent à cœur joie, alléluia !!

■ Objet de mon ressentiment, de mon courroux, de toute mon attention, l'objet de mes pensées est-il aussi l'objet de mon admiration, cet objet de première nécessité et ses compléments d'objet, direct ou indirect, bref parfois cet objet d'art ?

■ Objectivement, les objets évités par objectivité dans notre quotidien, ceux qu'on a poussés dans un coin malsain, s'en viendront demain nous prendre par la main pour nous rappeler, à nous qui nous croyons si fins, qu'on a toujours besoin des objets du quotidien !

Et quotidien vaut mieux que deux tu l'auras !

■ ALAIN DIOT • MARS 2016



J'attends le numéro

36

FOCUS

FÉVRIER **nous a fait** VRILLER !

■ Il faut parfois être vigilant : après trois années, bon an mal an, mono sextiles probablement, voilà que nous est arrivé tranquillement, et sans se faire de bile pourtant, une année bissextile, comme c'est troublant ! Si si, bissextile, évidemment ! C'est du nanan, maman ! C'est la java, papa ! On ne vous dit que çà, un jour de plus, on ne le croirait pas ! Un jour de plus à faire comme d'habitude un peu n'importe quoi ! Un jour de joie, d'émoi, de gala, à monter sur le grand pavois, un jour pas trop flagada, un jour de plus de radada, un jour de plus que les Allemands n'auront pas, non mais des fois ! Et n'écoutez pas les rabat-joie ! Hé ! Un jour ce n'est pas rien, nom d'un chien ! Ça commence très tôt le matin et çà ne finit qu'à la nuit, et même bien après minuit pour ceux qui en ont envie ! En plus, cette année, c'était un lundi ! Oui, d'accord, c'eut été pareil si c'eut été un mardi ou un mercredi, un jeudi ou un vendredi, et encore pas si sûr, mais perdons nous donc en conjectures, si c'eut été un samedi ou un dimanche, on y eut vu peut-être comme une revanche à la conjoncture si dure qui perdure ! Un jour de plus à procrastiner sans culpabilité, à rigoler à gorge déployée, à travailler sans trop se fouler, à manger, à boire, à plus si affinités, bref un moment particulier même si on ne s'en rend pas

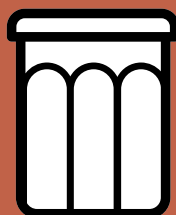
vraiment compte, sauf si pendant toute cette journée on n'oublie pas d'y penser ! Bien sûr, y penser toute une journée, c'est peut-être un peu beaucoup, mais ça vaut le coup de s'y arrêter: ce n'est pas toutes les années qu'on peut en profiter !

Et puis c'est toujours ça de gagné et qu'on ne va pas vous décompter, même pas à votre anniversaire, les pépères ! En fait on a bien l'âge de nos artères qui fonctionnent à tort et à travers même les 29 février, on espère, mais dans le grand panier des années passées, on a oublié de rajouter ces petits jours qu'on a rabiôtés !

Bon, on ne va pas non plus en faire toute une histoire, mais dans ces périodes un peu noires, c'est un jour de plus pour avoir de l'espoir.

Dérisoire ? Ridicule ? Rappelons-nous ce vieux proverbe chinois : « Qui recule en février se retrouve au mois de janvier » et n'oublions pas la petite question subsidiaire : si l'âne naît bi, sexe t'il ?

■ ALAIN DIOT • MARS 2016



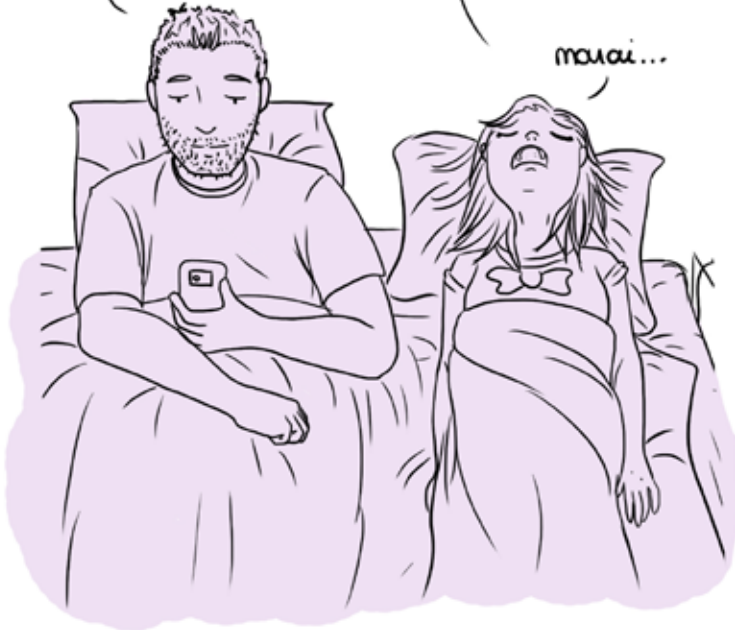
TROP DE REFLEXION, TUE LA REFLEXION -

22h16

Laisse toi
une journée
de réflexion

Raaaahh... j'ai beau
y réfléchir j'ai pas
d'idée pour le nouveau
sujet du mag...

maaaai...



7h00



7h15



10h00



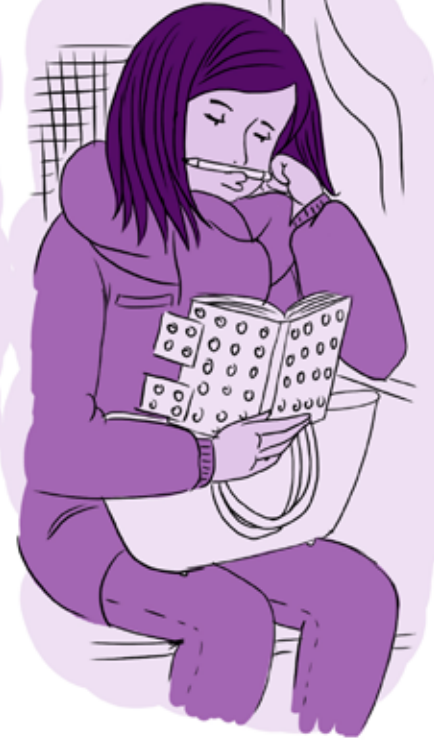
12h30



16h14



18h27



20h00

22h09

Alors ?

PFFF !!!! naaann...
j'y arrive toujours pas
et puis MERDE!
Qui utilise
"les objets du quotidien"
TOUT LE TEMPS?
Hein?!



Catsmé-

À L'AIR - hein : TAIR' NET !

[Ah, l'ère Internet...]

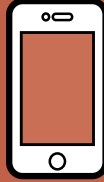
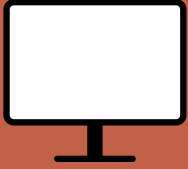
(i. m. Boris Vian)

■ Autrefois, pour fair' l'amour
on citait Gainsbourg
et prouvait qu' même un branleur
sait dompter sa peur
Maintenant qu'un rien effraye
élan - j'en « maile », ange -
l'un à l'autre on se mélange
comme casque à l'oreille

■ Ah... Module !... Viens me rincer...
l'œil et te fournirais

■ un axe et l'air
l'accès à l'éther
un sit' sursitaire
et autre giga-lot
une carte-mère
élevée, soûle-amère
où des spams s'insèrent
et des tas de zéros
une bistouquette
en latex, bien proprette,
un god'michet d' valeur
en mod' vibreur vaut-leurre...
Mes doigts s'échauffent
vite, saisis mon offre :
est-c' bath - on merde... euh...
interné, t'aim's ère d'eux ?

■ Autrefois si l'on s' privait
d' sexe on chantait Brel :
bit' sous l' bras, René... Fallait
s' gratter sous l'aisselle
Maintenant (riez pour nous)
là vice ose enchères :
on change de carte-mère
et « Free » fait un' ristourne



■ Ah... Module... d'un clic adroit...
je surfe et suis le roi

■ d' mon Mac célèbre
du moteur qu'accélère
d' mon « Goût-gueul' » d'enfer
d' mon smile et d' mes bisous
d' mon vasistas :
fenêtre sur l'e.space
d' mon appli' plein' de garc's
et d' mon anti-vir' tout
d' ma bit' coquette
virtu-elle et proprette
du « pare-à-cœur » en dur
et d' ma corbeill' galure !
Roussi Label
est mûr pour la poubelle :
on en change, on exporte
un nouveau réassort

■ d'accès-mystère
ou d' forum-souricière
de high-tech' pionnière
ou de plus-que-parfait
de mégawatts
d'octets en strates
et de Playmat's
fières de leurs « forfaits ».
Mais par la suit'
voulant changer de site
on s'excite et suscite
attaques de hackers...
Alors on sait –
désormais cocon cède
est virtuel et tout froid
– et tout ça fout les foies !

■ [Alors on cède
aise, or, mec, ô con-cède
au virtuel étouff' roi...
ET TOUT ÇA FOUT LES FOIES !]

14
ZAZIE
SAZONOFF

?



15
numéro
36



16

ZAZIE
SAZONOFF





18

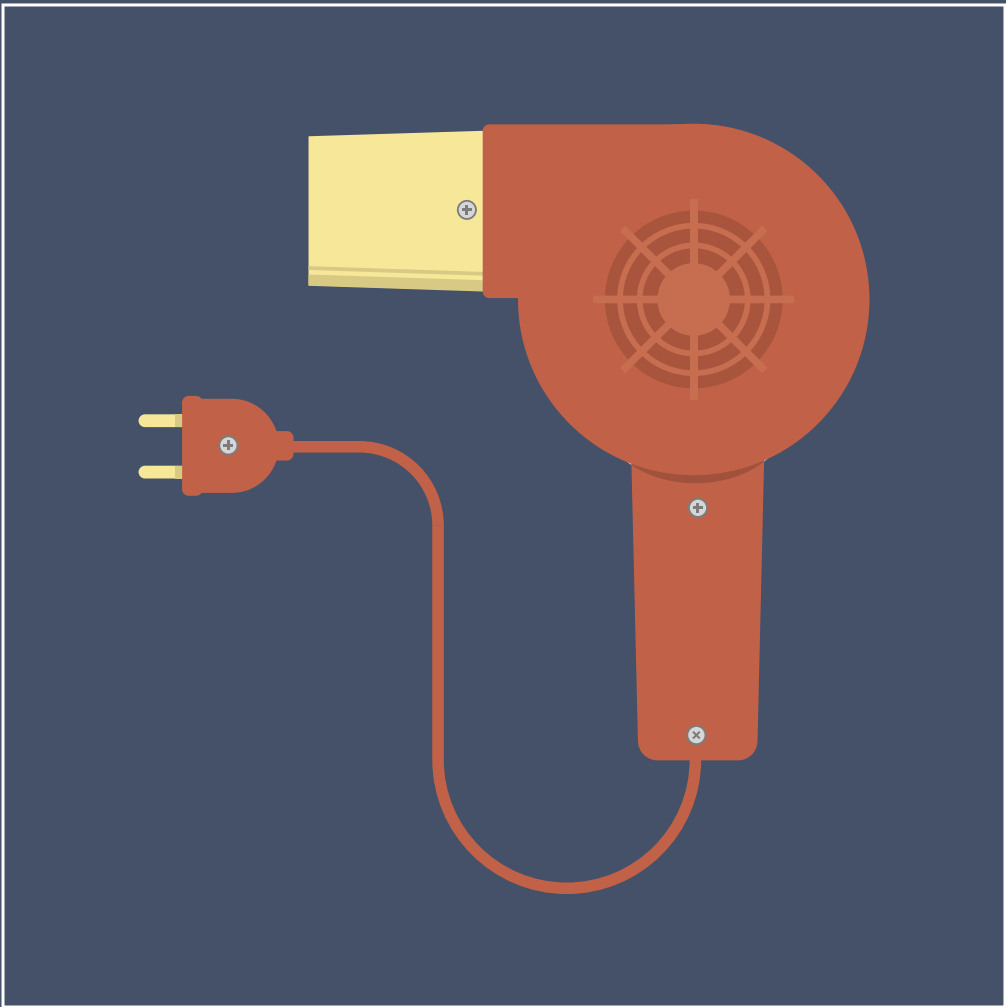
ZAZIE
SAZONOFF

hum...

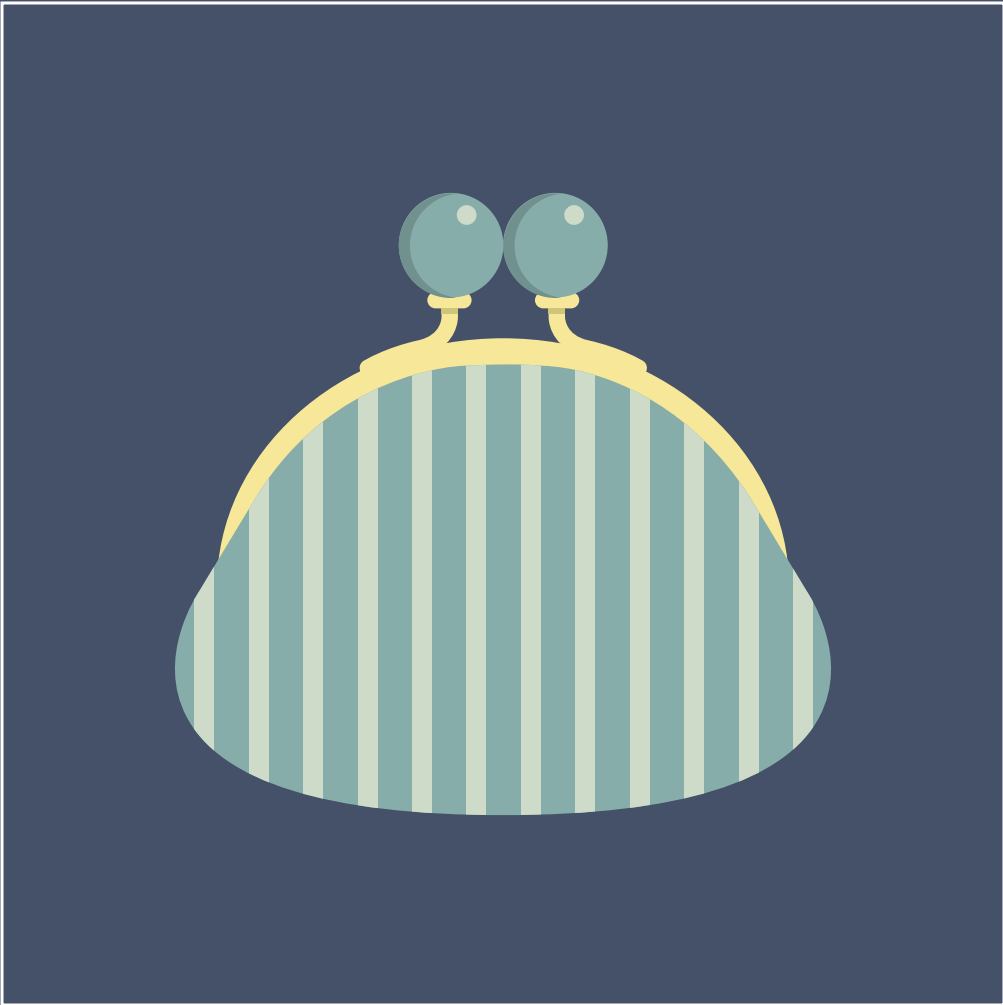


19
numéro
36



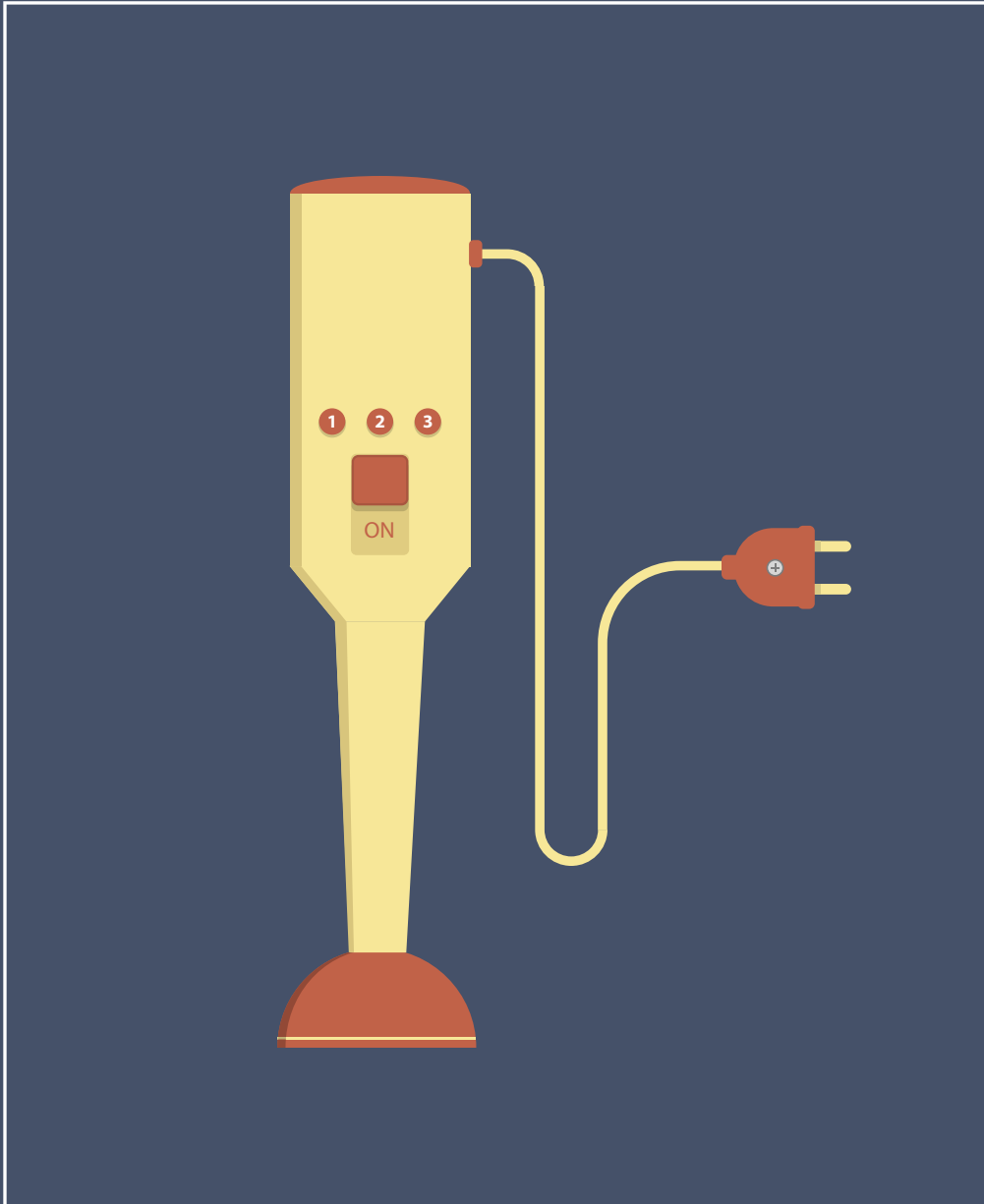


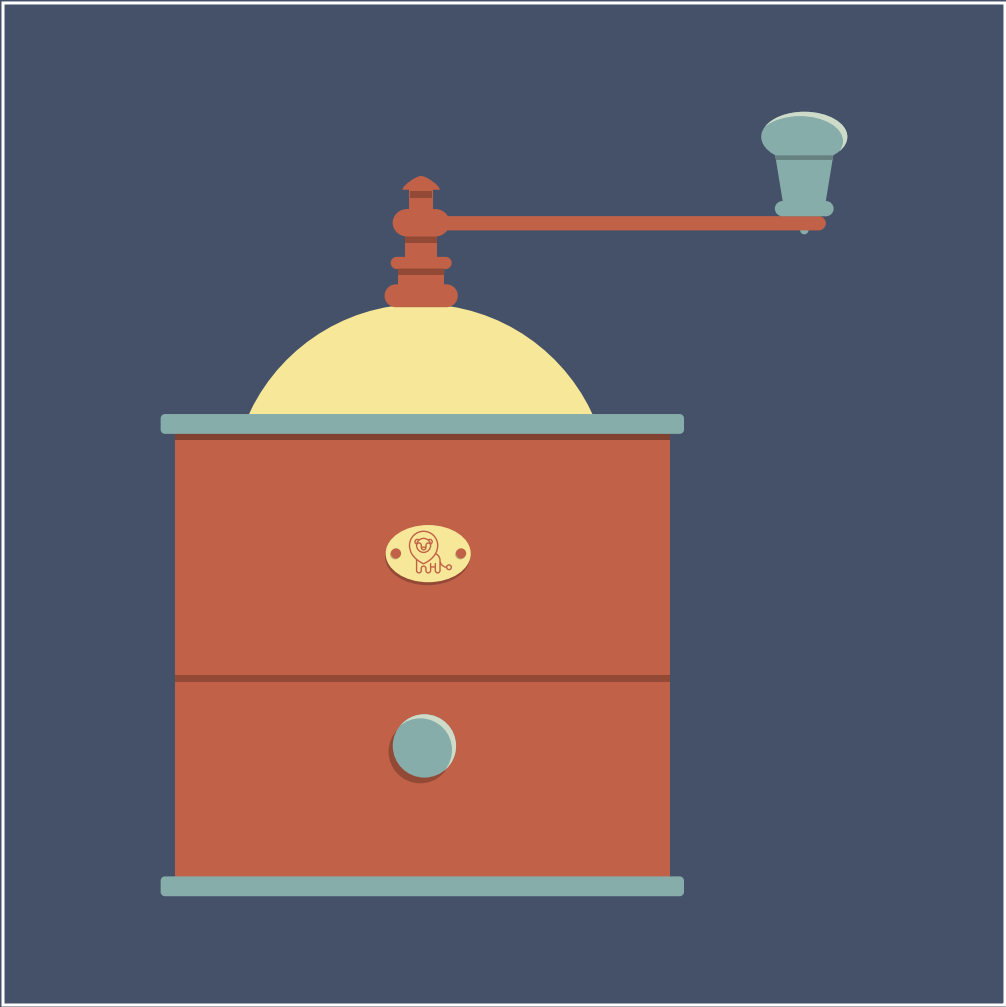
21
numéro
36



22

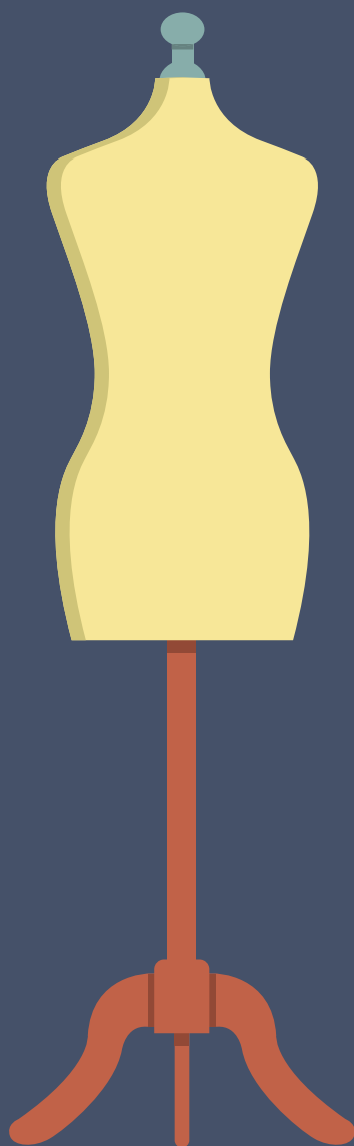
IVAN
LEPRÊTRE

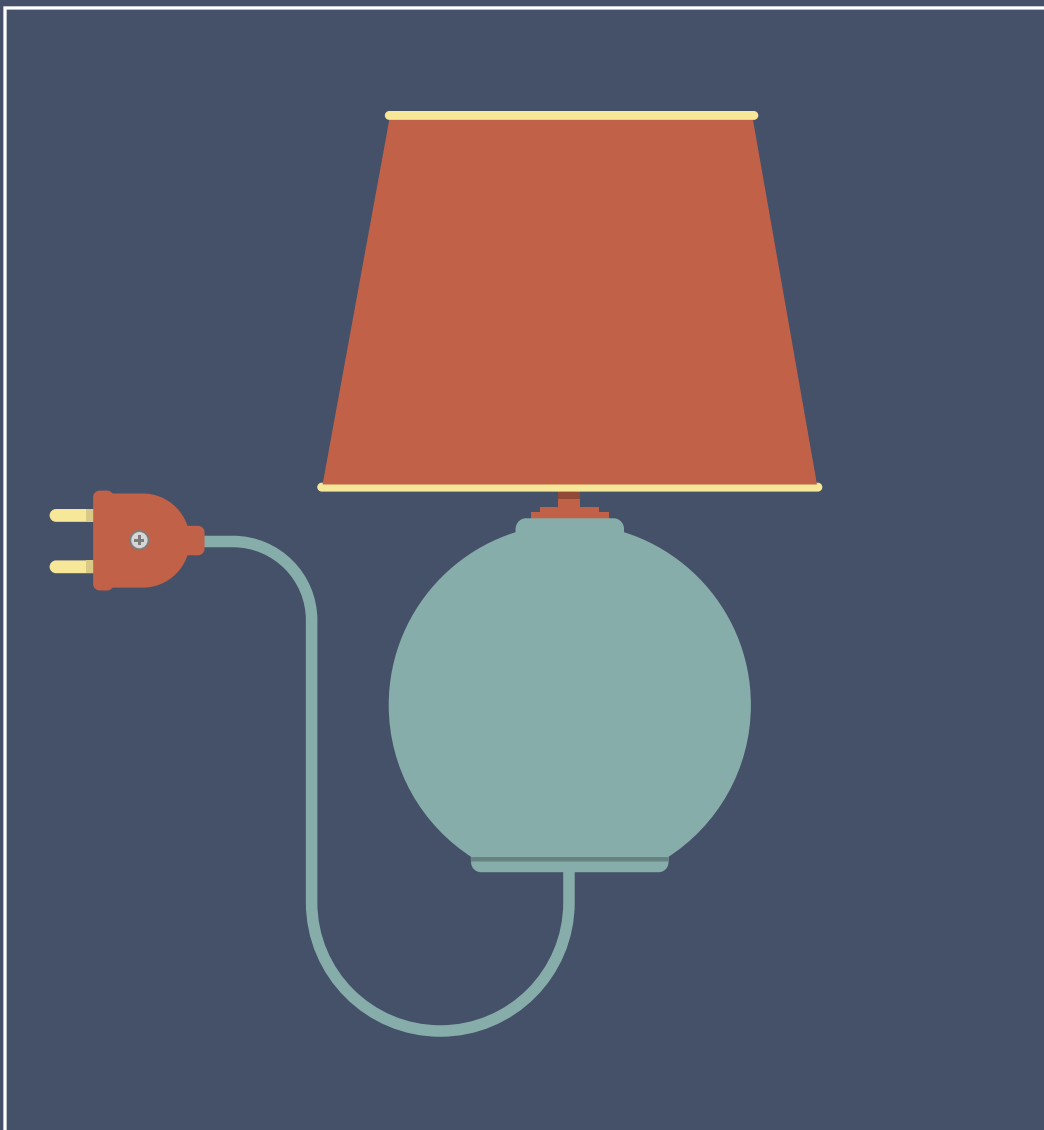




24

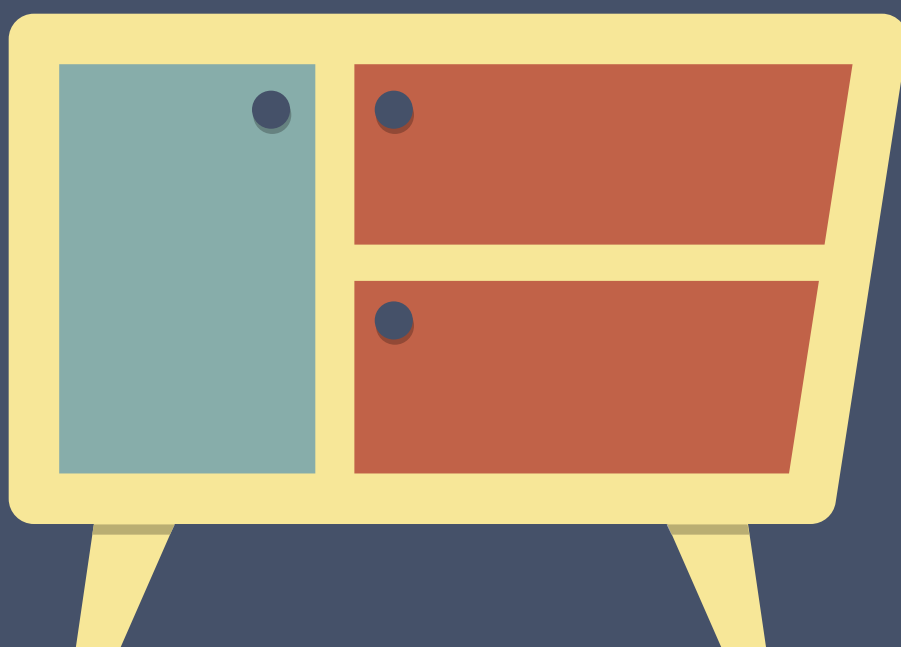
IVAN
LEPRÊTRE





26

IVAN
LEPRÊTRE

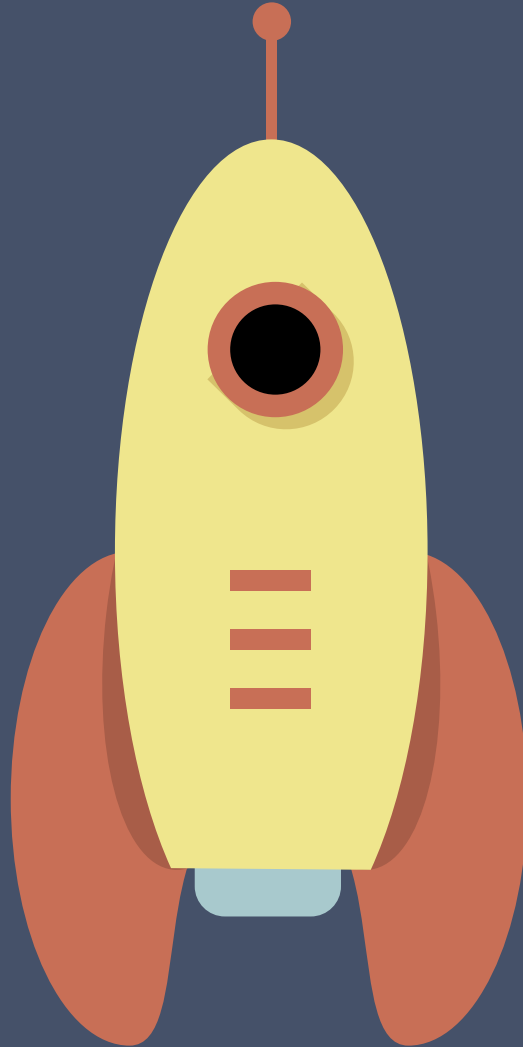


27
numéro
36

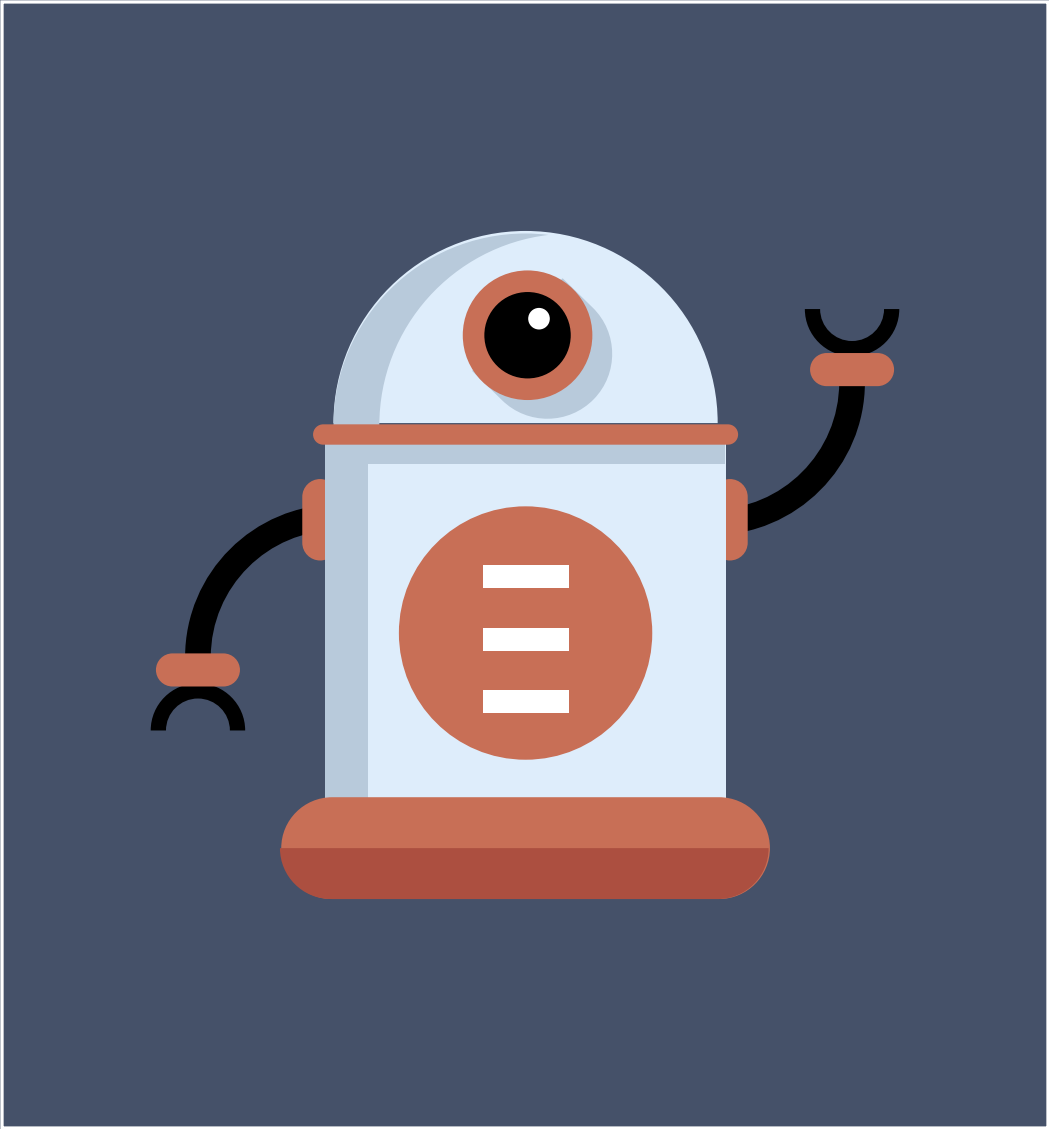


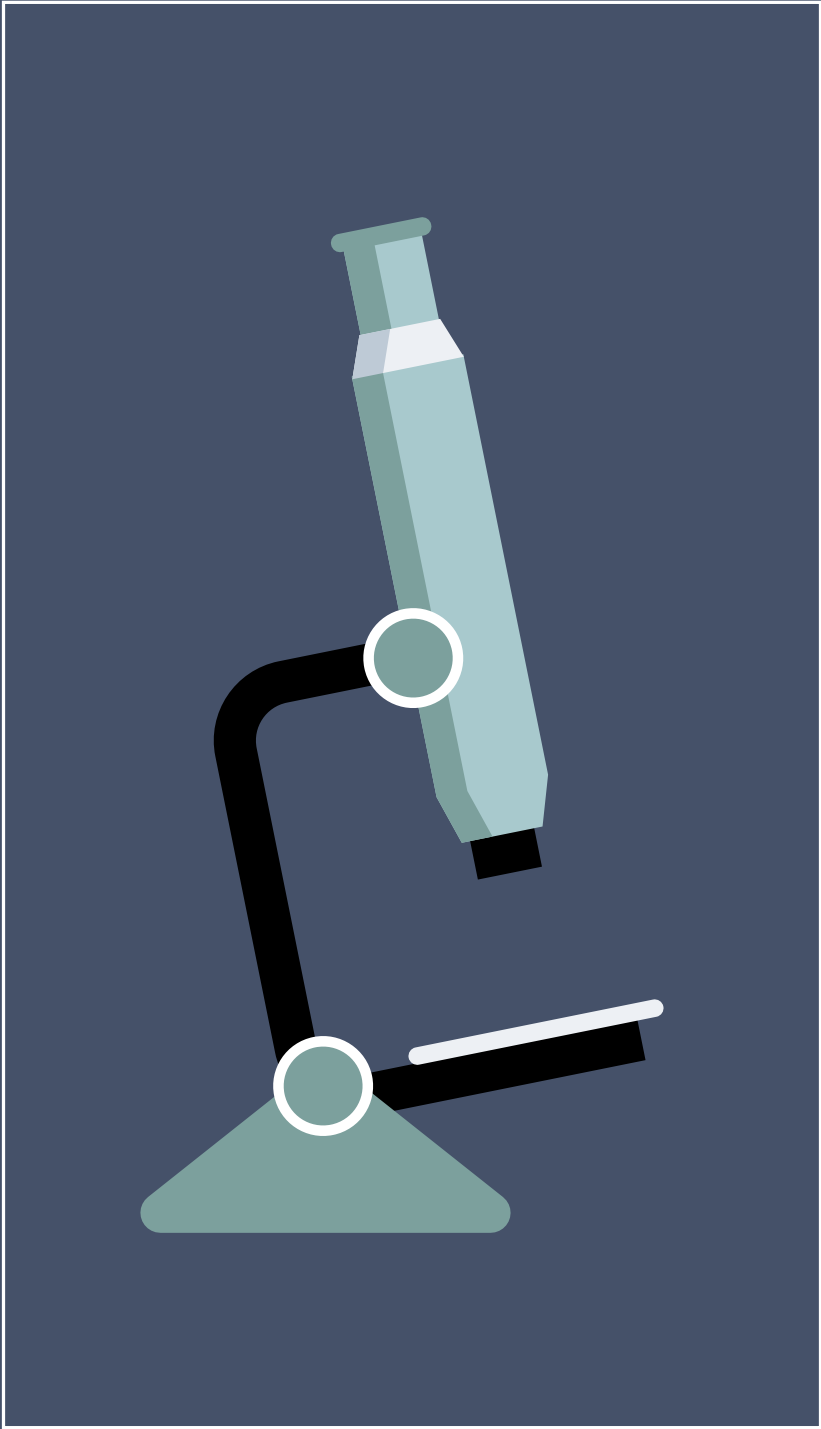
28

IVAN
LEPRÊTRE



29
numéro
36







32

IVAN
LEPRÊTRE



Jojo l'Escargot



Casse-noisettes

34

IVAN
LEPRÊTRE



Otto le Rhino

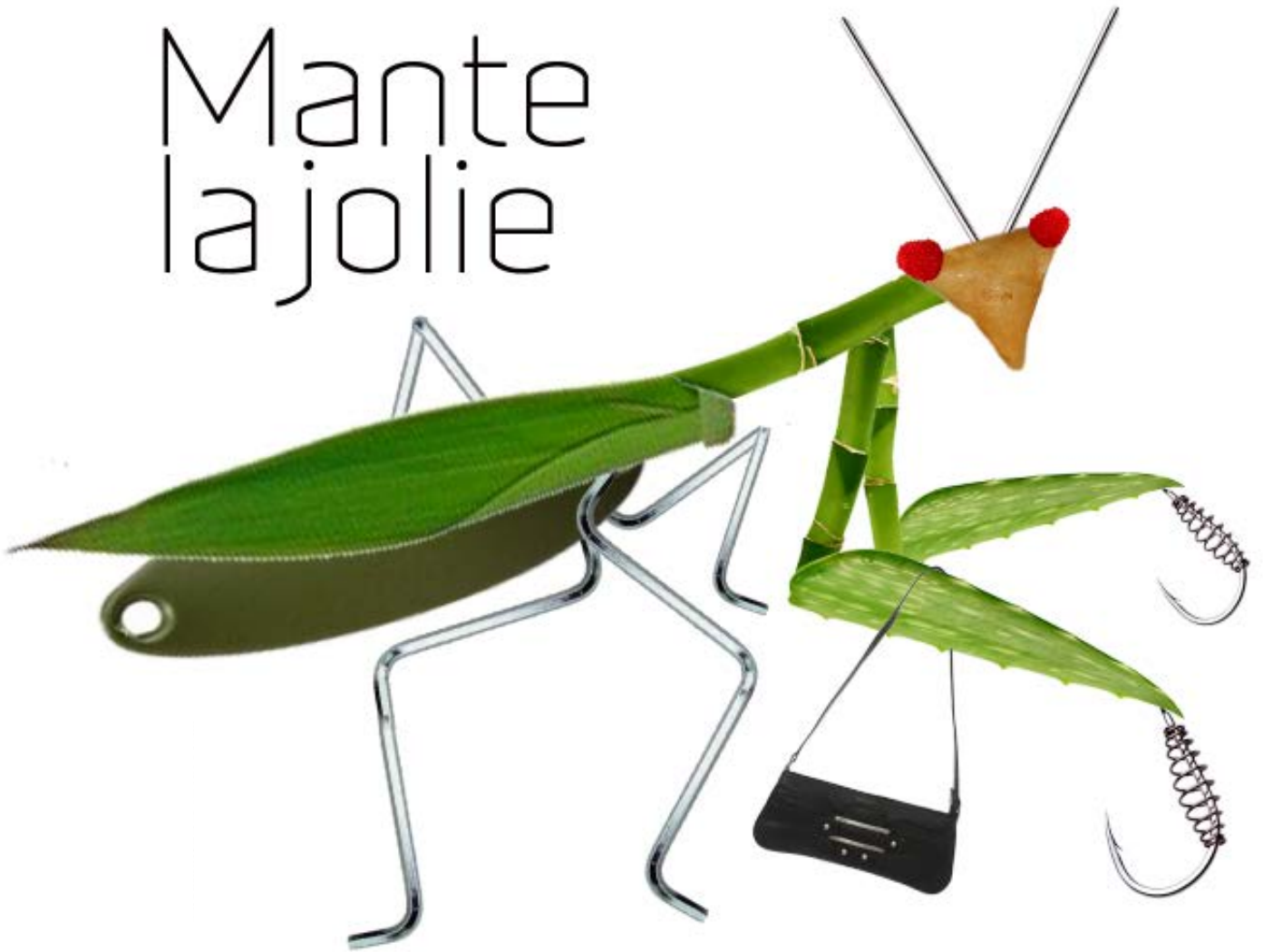
Zozio Rigolo



36

IVAN
LEPRÊTRE

Mante la jolie





Robot and Robot

38

IVAN
LEPRÊTRE



Kevin
Patate
à la pêche



Pamela
La Courge

J'attends le numéro

36

HOM MAGE

DOUCHE

portable

SOFA

toboggan
and

ZIPPER

radio...

Pippa Garner

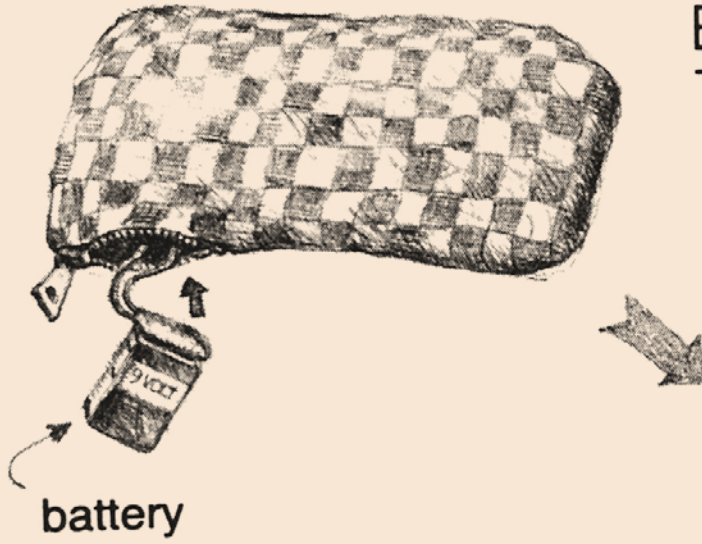
■ Thanks to Pippa Garner né en 1942. Connu originellement sous le nom de Philip Garner, Pippa n'a de cesse de parodier les objets de consommation. Sa quête est celle d'un monde parfait !

■ Je l'ai rencontré en 1987 chez lui à Hollywood et aujourd'hui, je souhaite rendre hommage à cet artiste-inventeur qui commença comme performer. Dans son livre « Garner's Gizmos & gadgets » (A Perigee Book, paru en 1987) dont j'ai extrait certains de ses prototypes devenus parfois réalités, Pippa nous montre le chemin de la réinvention au quotidien.

■ Quoi de plus essentiel que de transporter sa soupe ou le contenu d'une douche en cannette, de s'armer d'un tube de dentifrice lécheur, de pouvoir apparaître plus gros que ce que l'on est ou de glisser avec son canapé la piste de son salon...

■ Entouré de ses peluches et de ses jouets, Pippa n'a qu'une obsession, nous ramener en enfance, ce temps où l'esprit n'est pas encore formaté entre ce qui se fait ou pas.

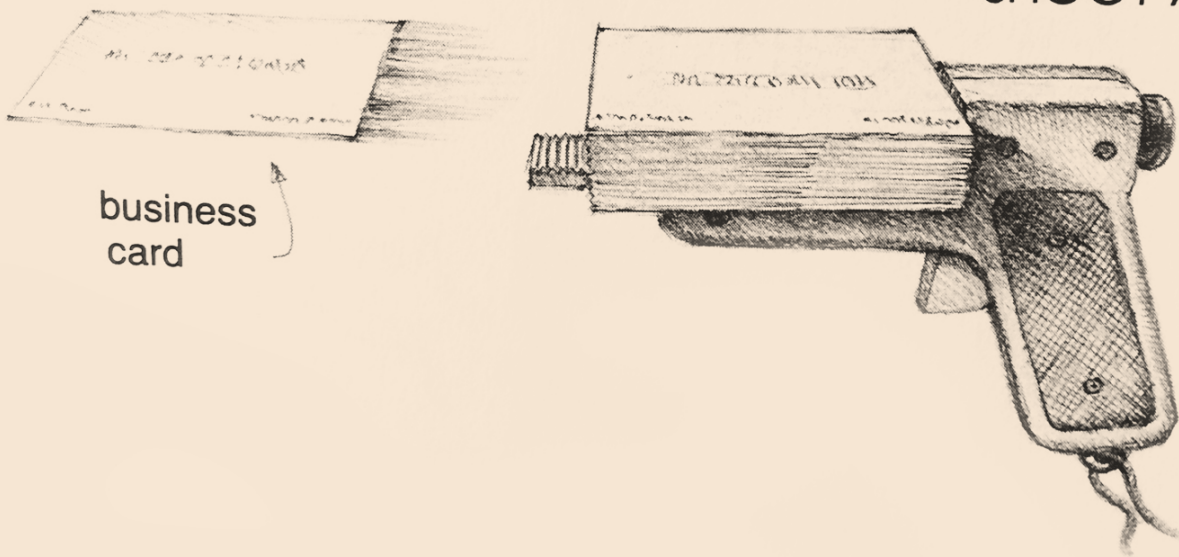
■ C.= CHRYSTEL EGAL



ELECTRIC "BLANK-IT"
THOUGHT REMOVER



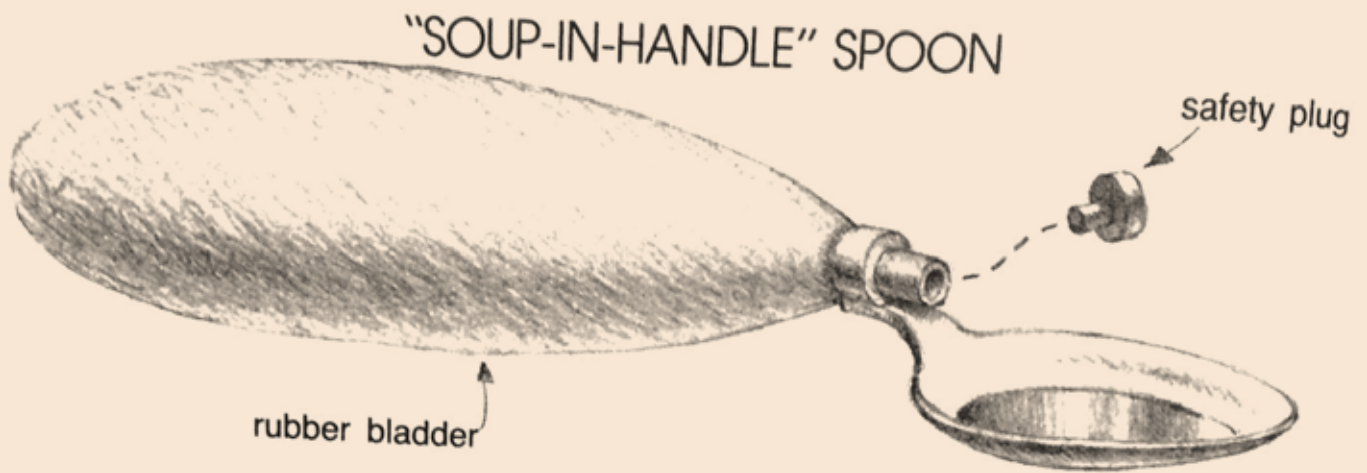
SHOOT-A-CARD



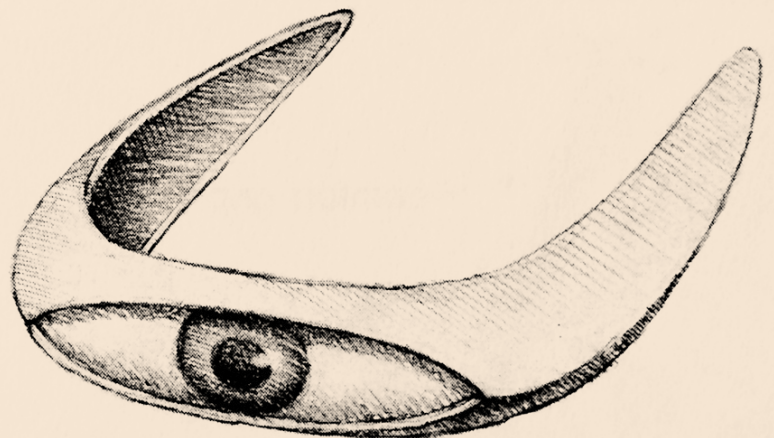
DOUCHE
portable
SOFA
toboggan
and
ZIPPER
radio...

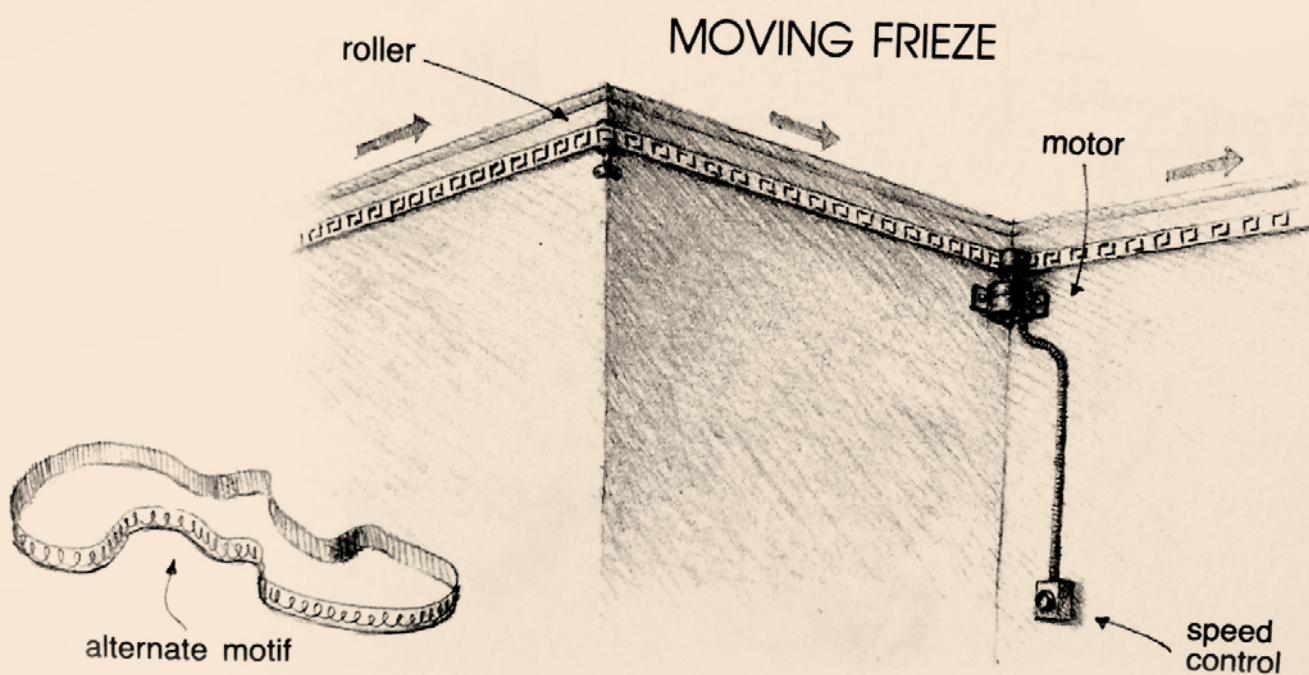
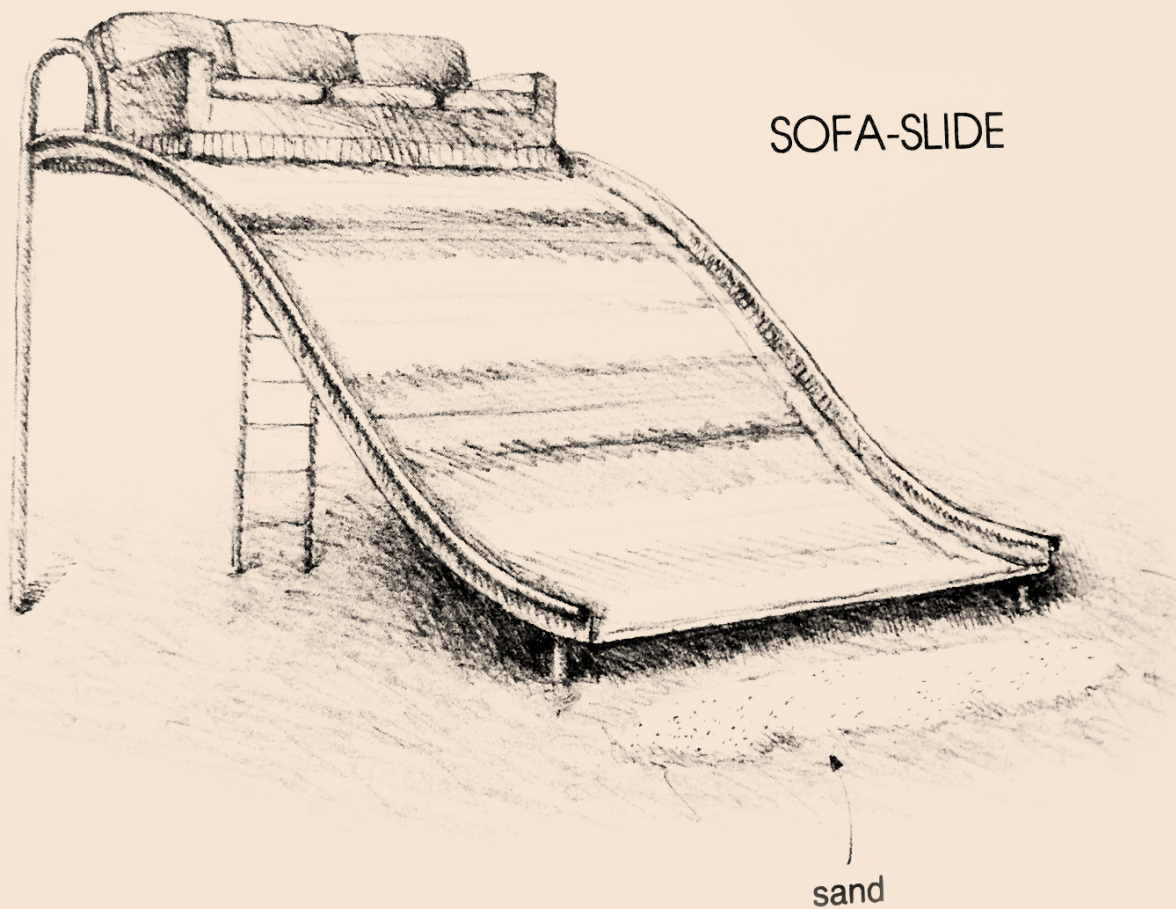
Pippa Garner

42
CHRYSTEL
EGAL



CYCLOPS GLASSES



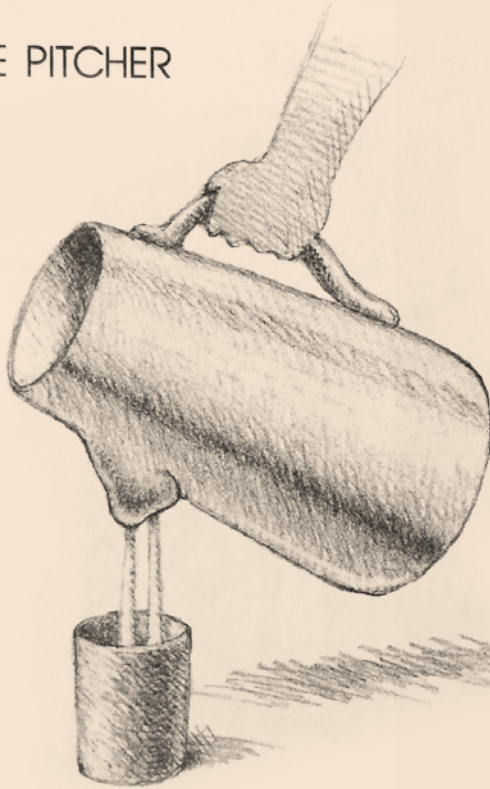


DOUCHE
portable
SOFA
toboggan
and
ZIPPER
radio...

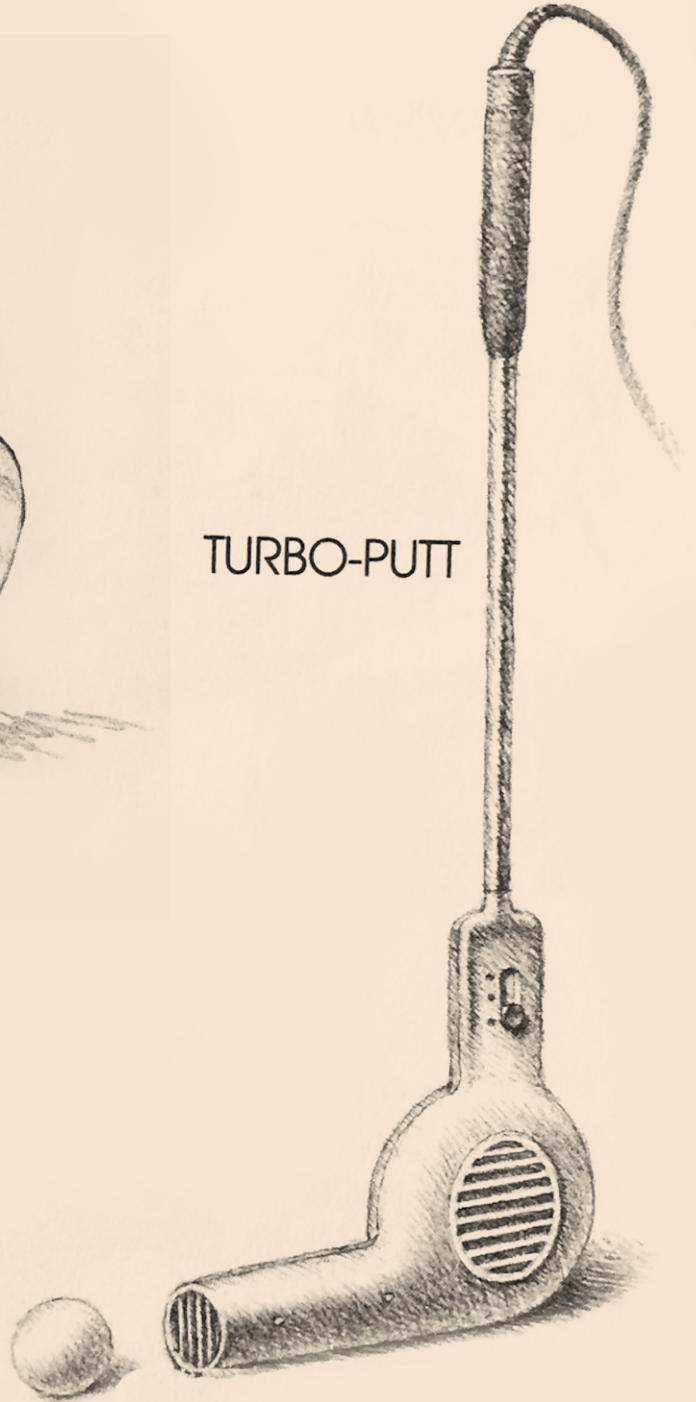
44
CHRYSTEL
EGAL

Pippa Garner

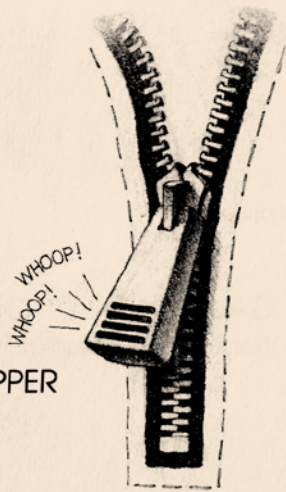
NOSE PITCHER



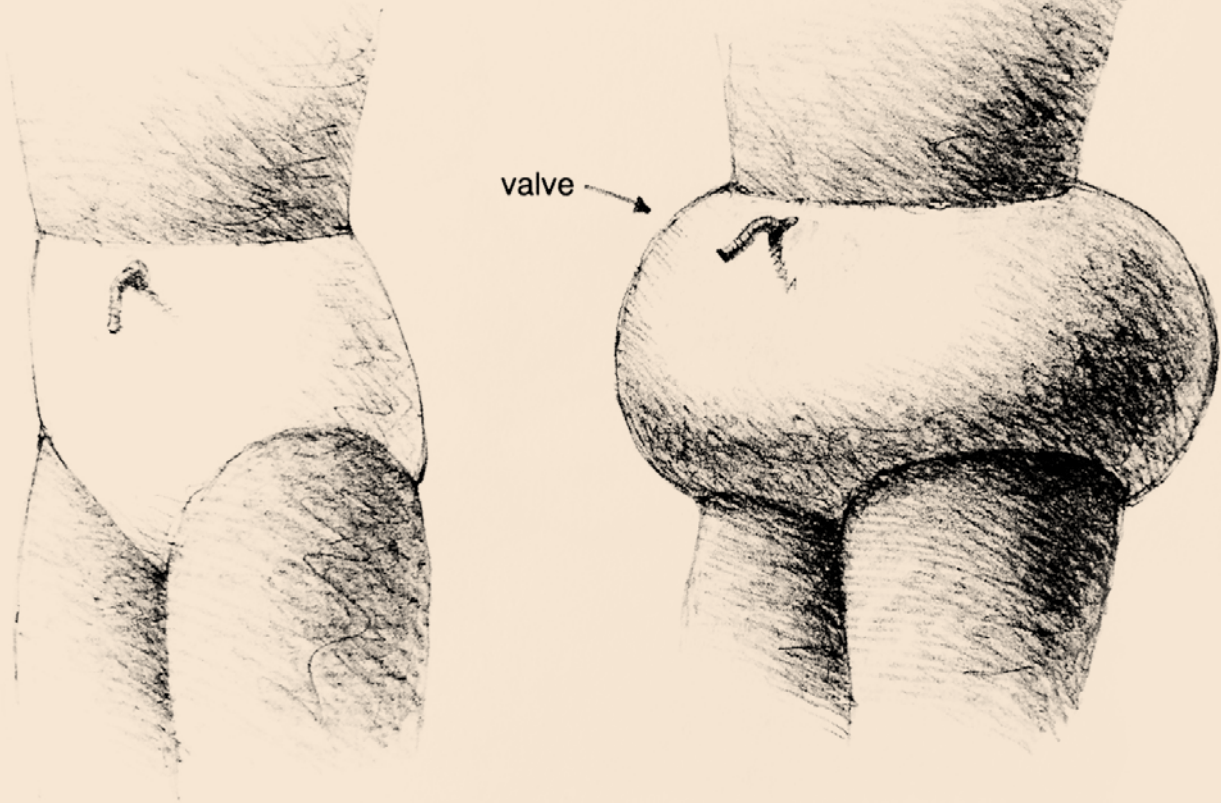
TURBO-PUTT



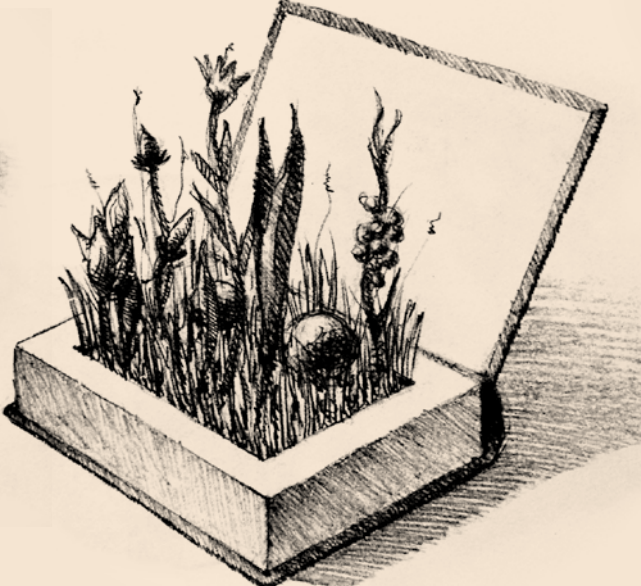
ELECTRONIC AUDIO-ZIPPER
warns of incomplete closure



INFLATABLE "FAT LOOK" UNDERWEAR



BOOK GARDEN



TONGUE IN A TUBE

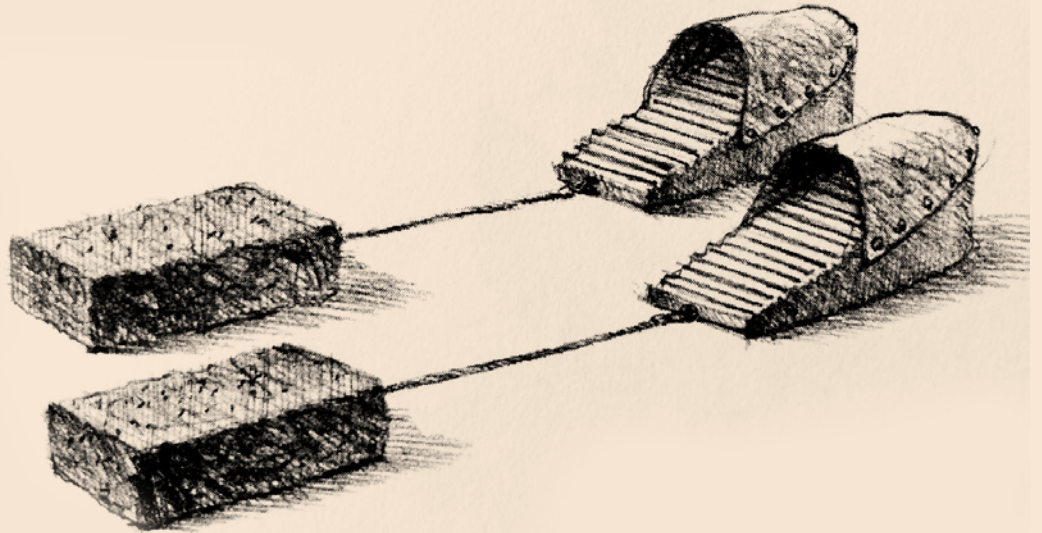


DOUCHE
portable
SOFA
toboggan
and
ZIPPER
radio...

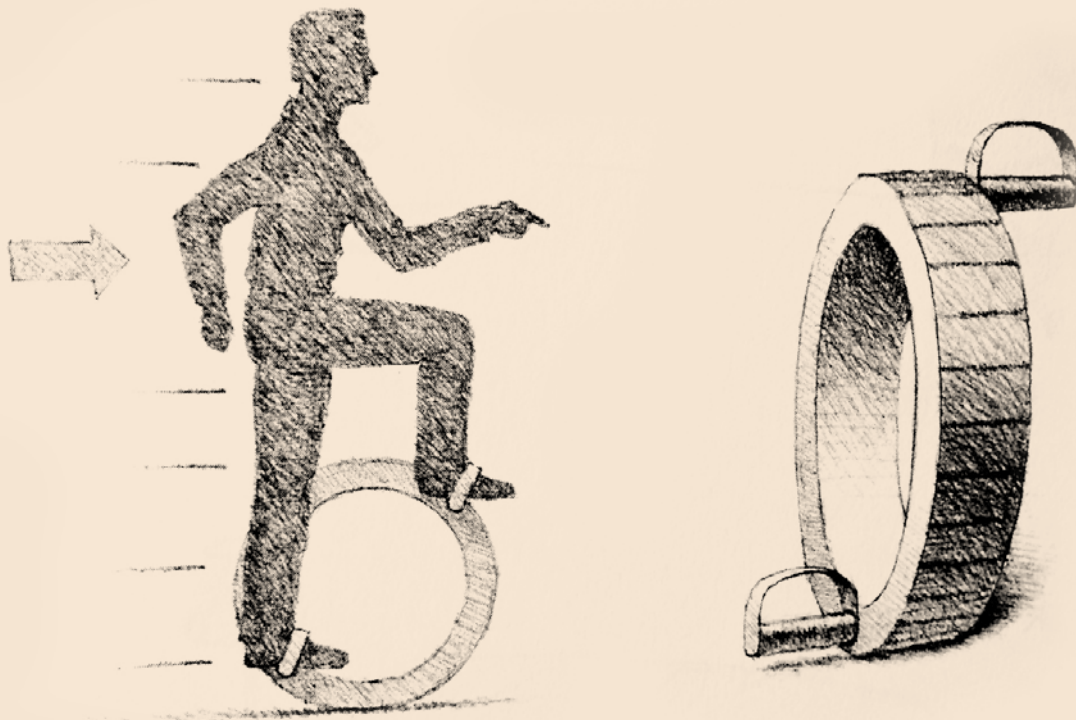
Pippa Garner

46
CHRYSTEL
EGAL

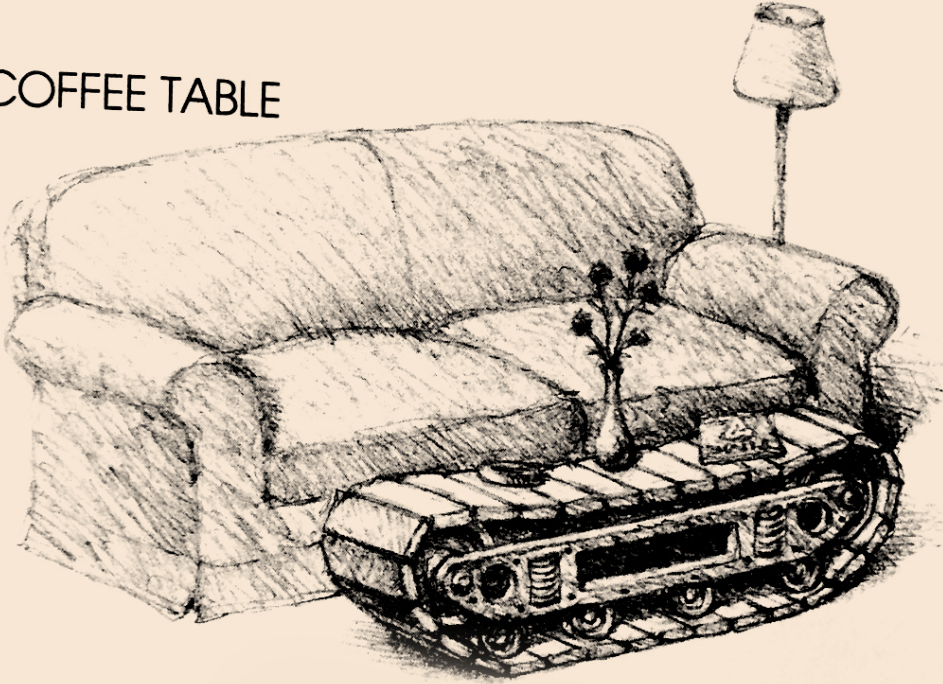
UPHILL SIMULATORS



WALK-O-BIKE



"TRACK" COFFEE TABLE



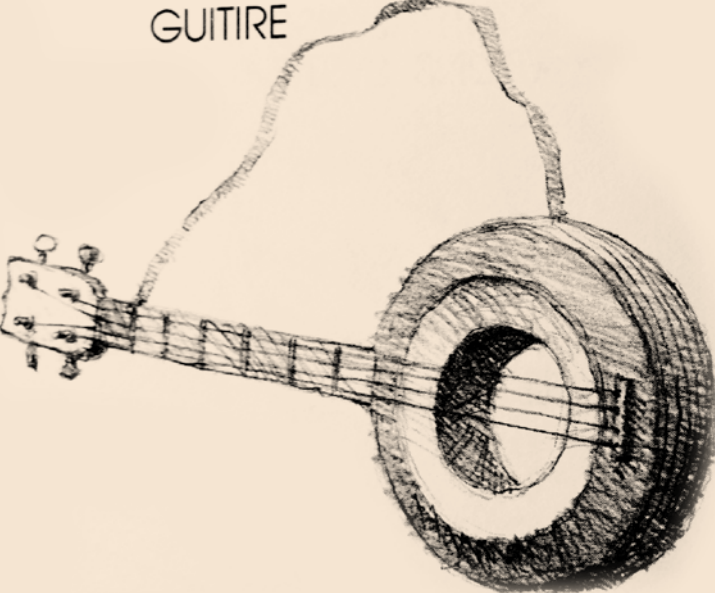
MONOTHONG



HUMAN FORK LIFT
for heavy packages



GUITIRE



48

LYONEL
KOURO



“TAS” LES APPARTS SONT
DE PLUS EN PLUS PETITS,
ILS NE FONT MÊME PLUS LES MURS



“TAS” LES GARS JE SUIS SUR QU’ON VA
SE RÉINCARNER EN SUPER ROBOTS



“TAS” Y EN À MARRE, LES BÉBÉS C’EST
VRAIMENT TRÈS ÉNERVANTS

www.dunod.com



“TAS” DE LA RÉVOLUTION MODESTE

52

LYONEL
KOURO

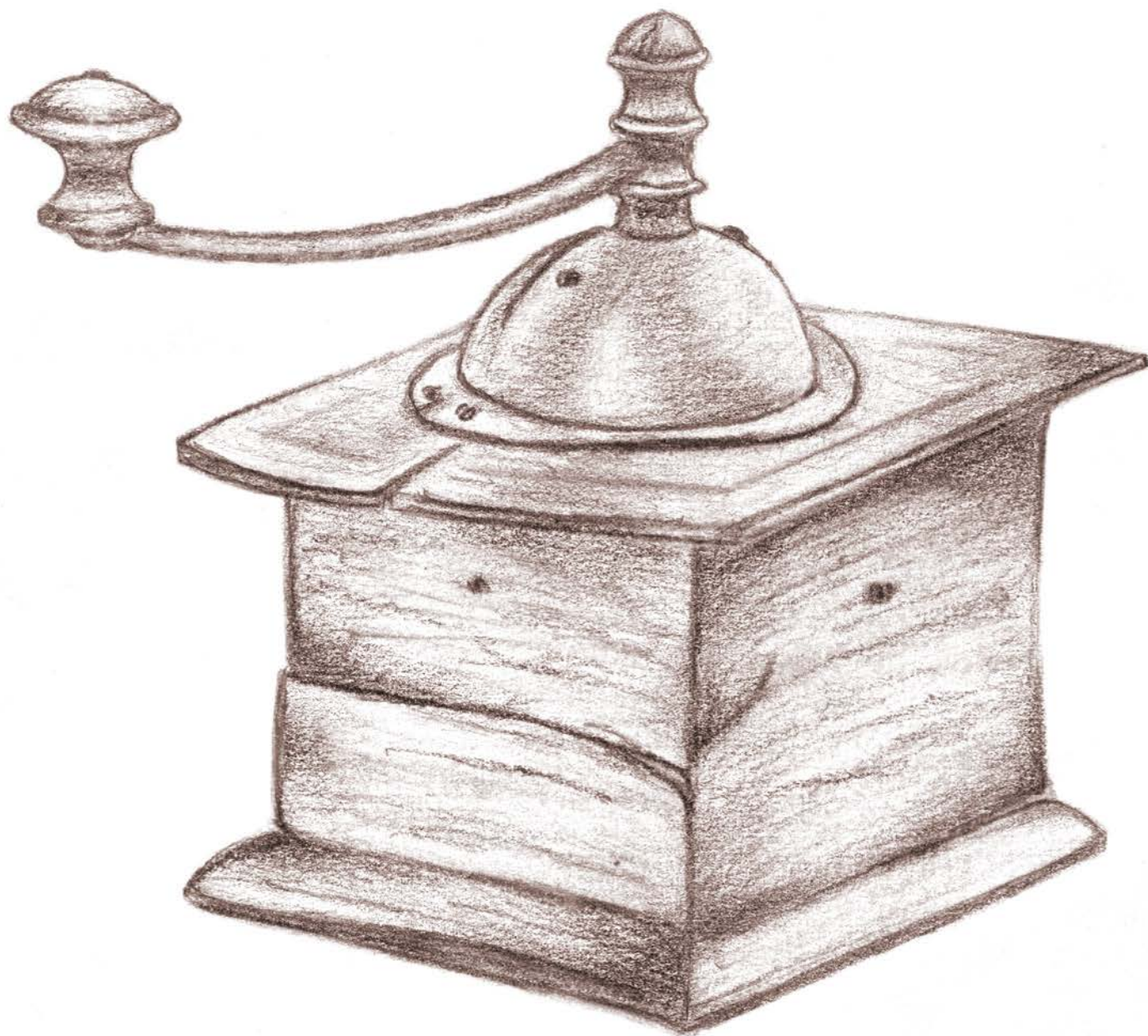


“TAS” À LA RUE ET QUI VA SE PRENDRE
UN PV EN PLUS

www.dunod.com

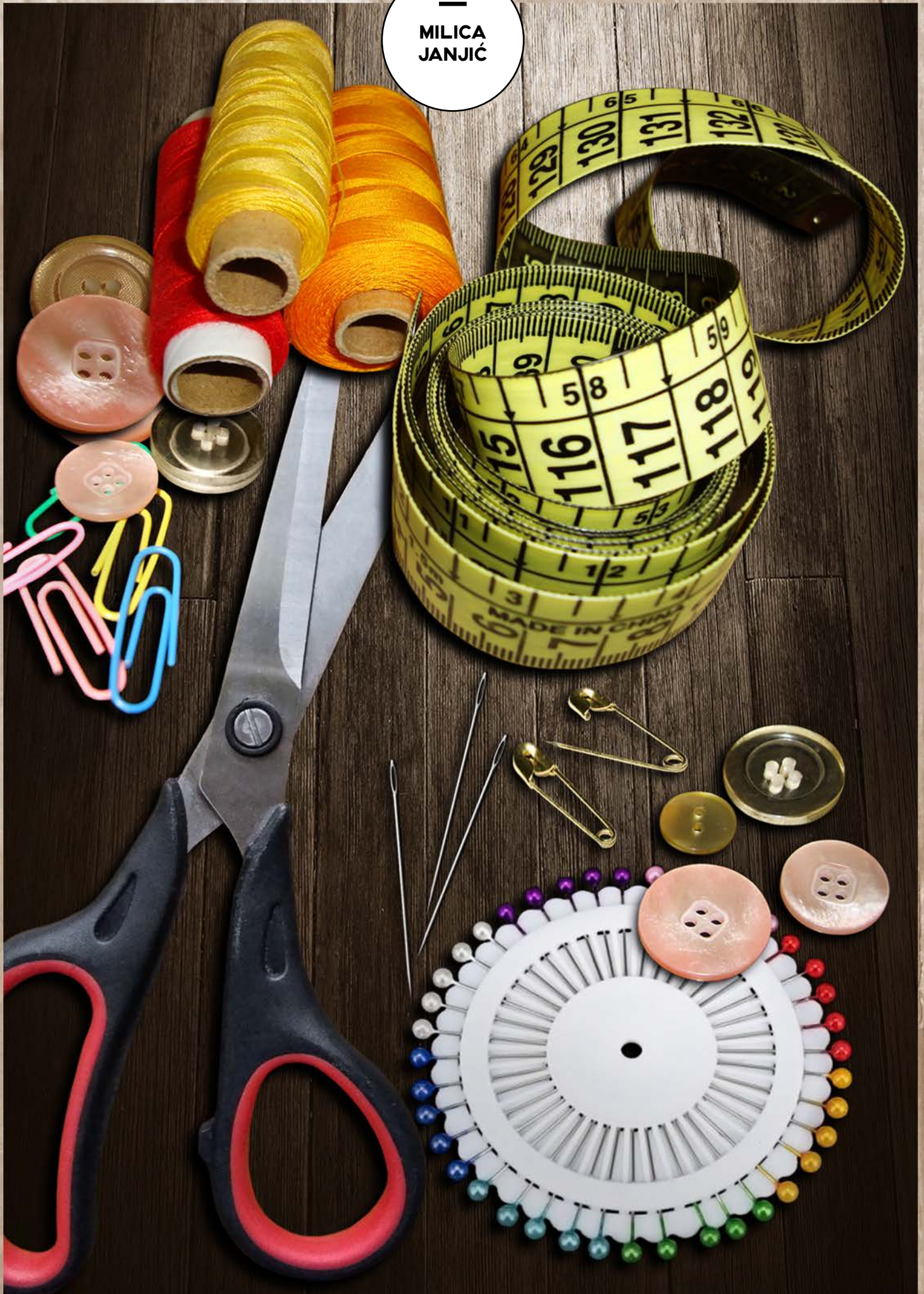


**“TAS” ANODINS SE DEMANDANT
S’IL SONT VRAIMENT DES TAS**



55
numéro
36



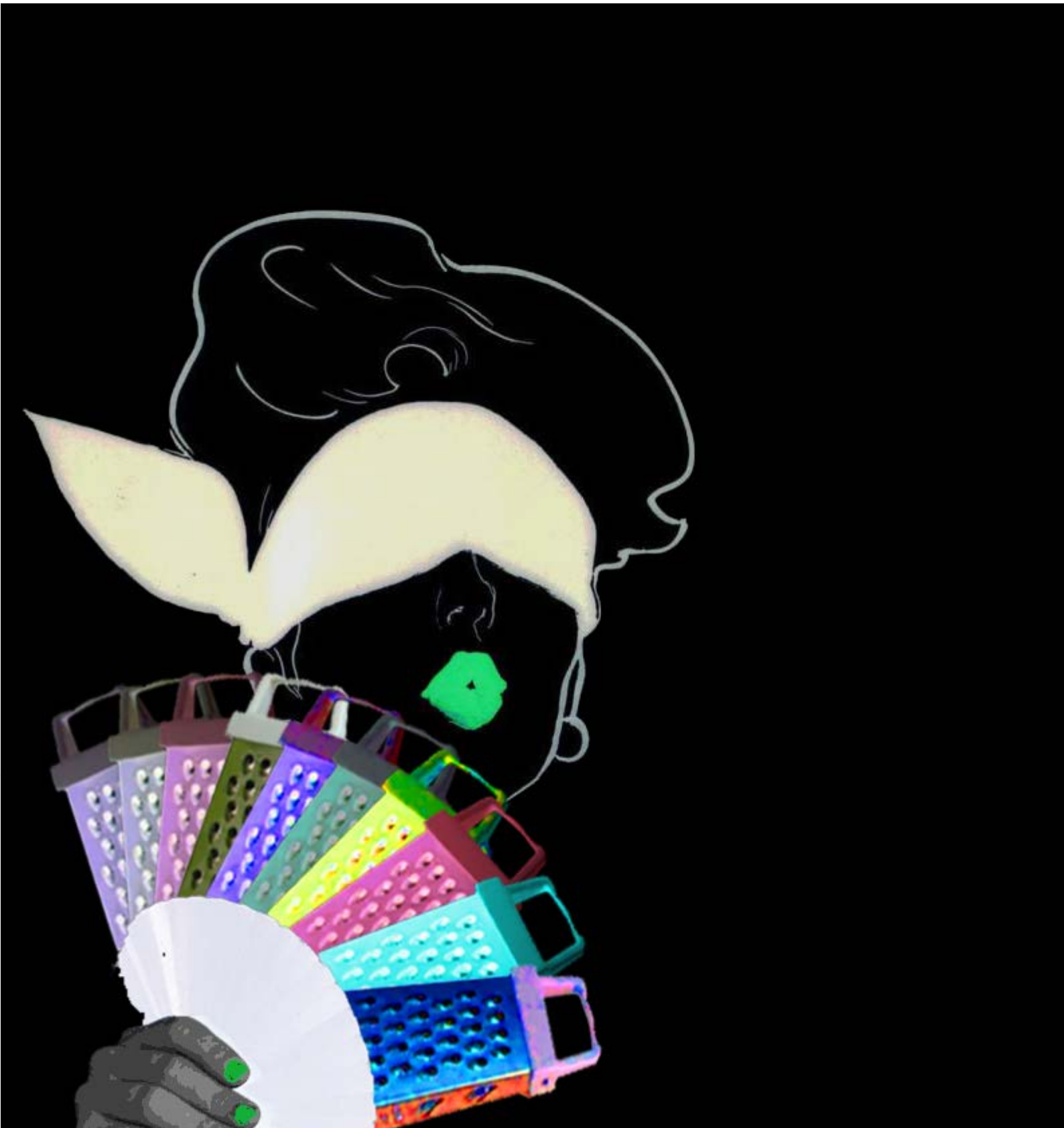


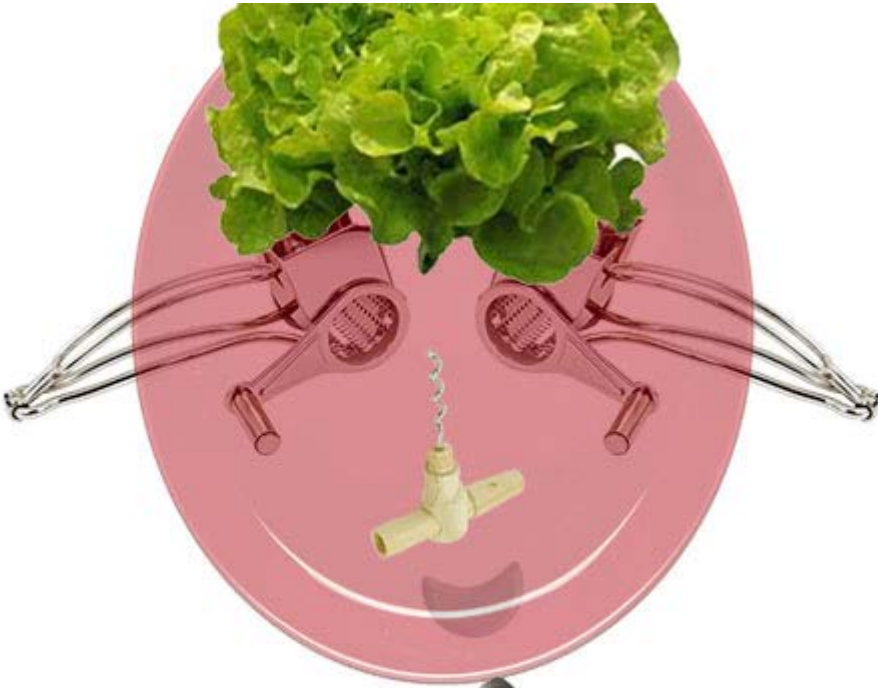
57
numéro
36

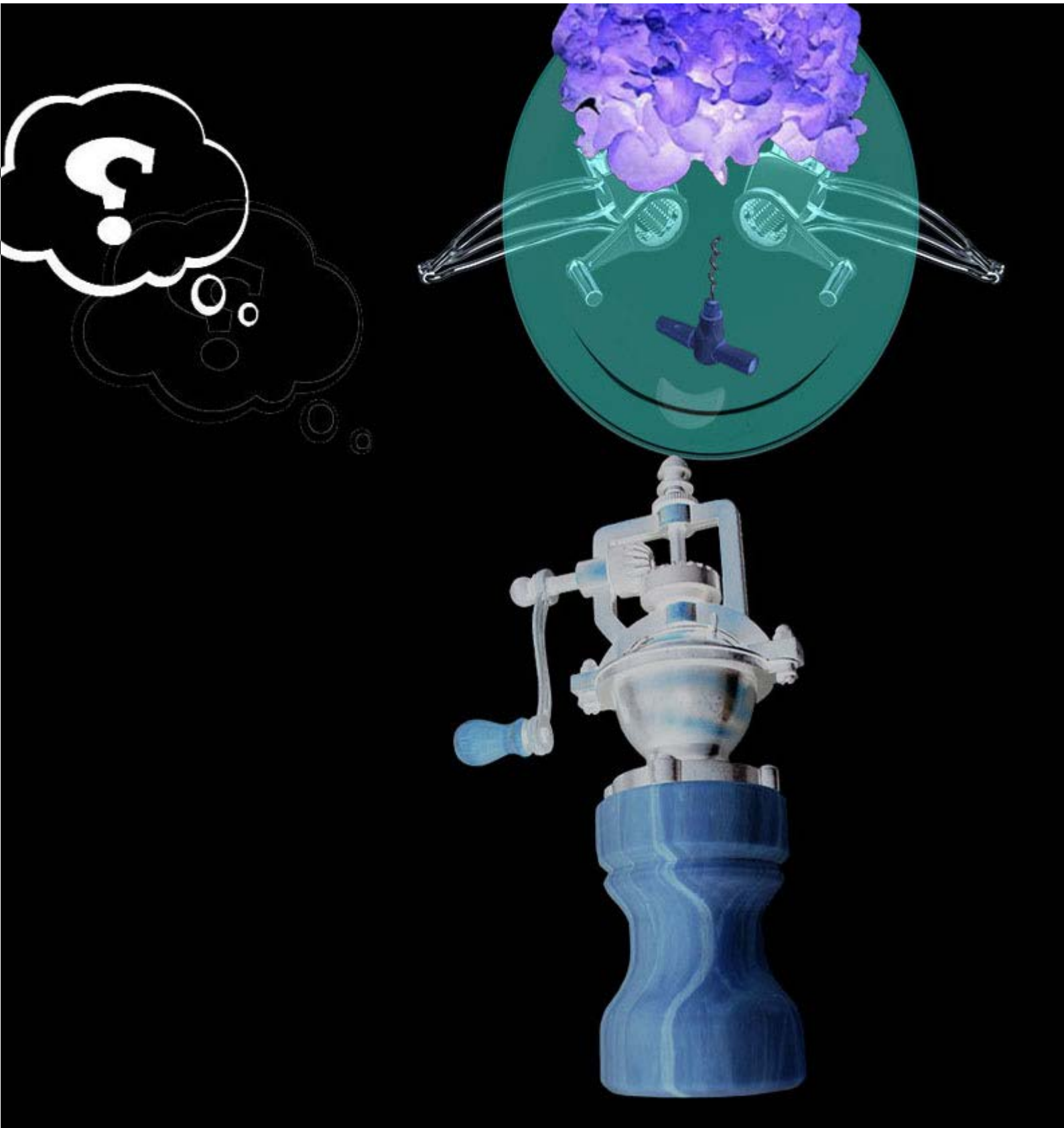


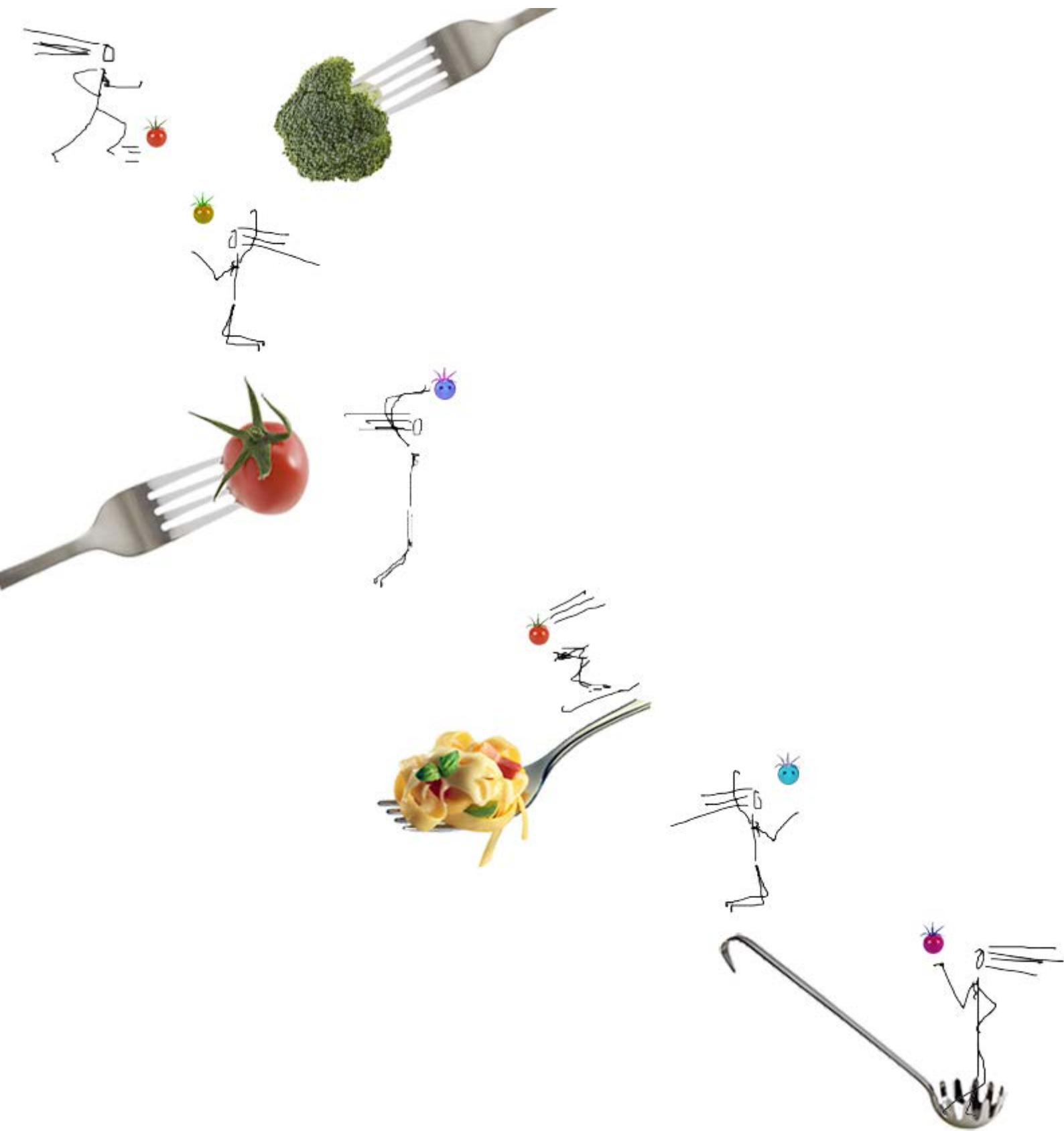
RÂPE ÉVENTAIL

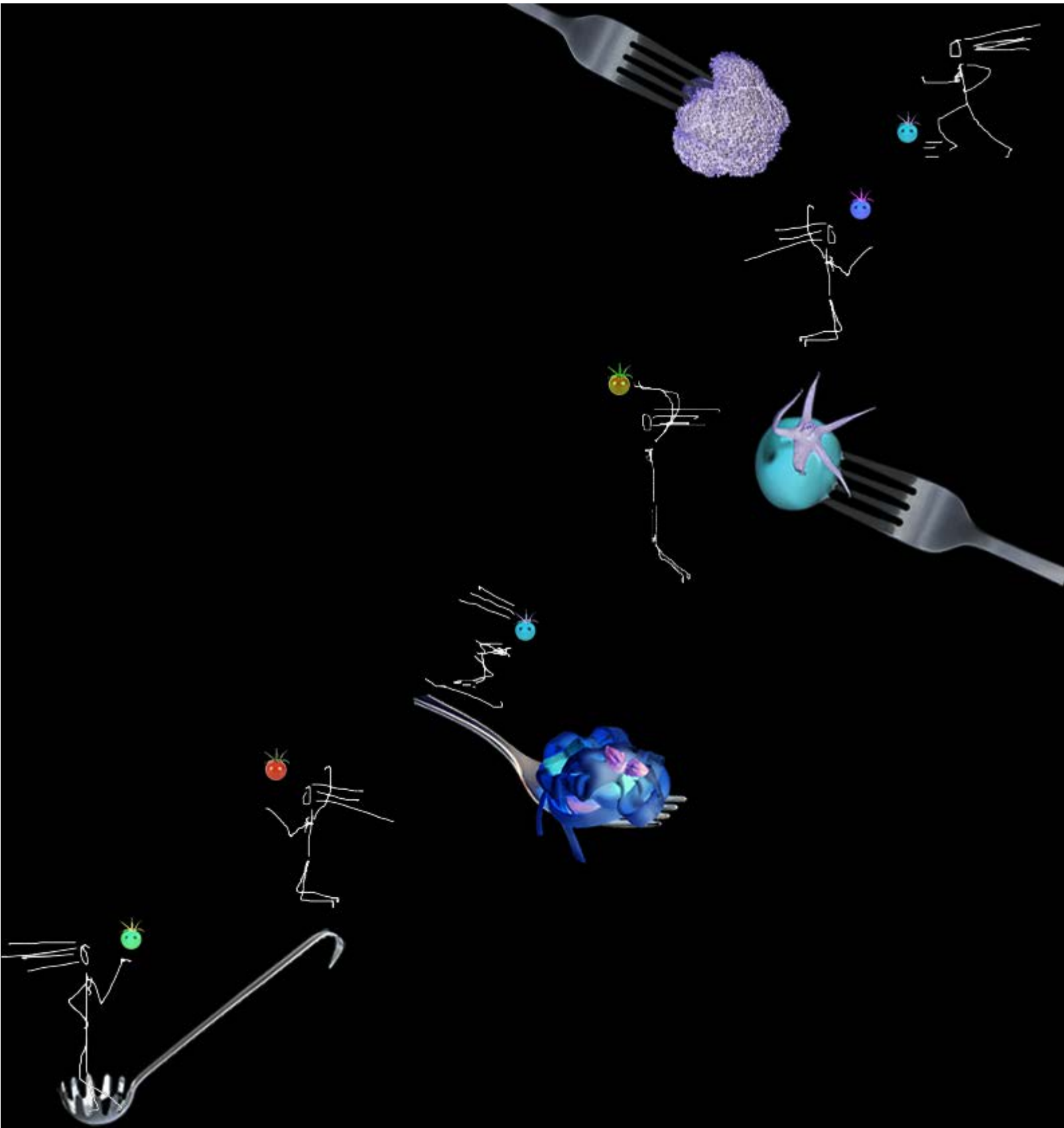












J'attends le numéro

36

DYST OPIE

ANIMISTE JE SUIS

■ *Le 15 mai 2015, conversation téléphonique ; cabine située près du petit aérodrome de Canelo ; frontière nord du Pérou ; pays Jivaro*

- Allô, Philippe... C'est toi ?

- Oui. La communication est très mauvaise. Je t'appelle d'une cabine téléphonique. Es bueno, la línea está establecida. Excuse-moi, c'est l'opérateur, il veut quelque chose. Sí, compenso en divisa. C'est bon.

- Je vois que ça n'a pas beaucoup changé, j'ai l'impression de m'y revoir.

- Voilà enfin un point sur lequel nous sommes d'accord.

- Tu n'abandonnes jamais ! Bon, je suppose que tu ne m'appelles pas d'Amazonie pour polémiquer sur les populations totémiques.

- Non, je t'appelle pour t'annoncer une mauvaise nouvelle...

- .../...

- La dernière peuplade Achuar vient de disparaître.

- Ce sont les gouvernementaux qui ont encore frappé ?

- Non pas vraiment, ou alors indirectement.

- Ils les ont expropriés de leurs terres ?

- C'est plus bête que ça, un feu de forêt, le vent a tourné.

- Betty n'est pas blessée ?

- Non, elle n'a rien, ni moi non plus. Un coup de chance, on avait pris les pirogues pour explorer le fleuve en amont.

- Alors nous avons perdu le dernier peuple animiste.

- Il reste les Touffas d'Afrique équatoriale... Ceux dont parle Taylor...

- J'ai suivi le projet de Mane, tu connais ?

- Oui, évidemment, c'est comment déjà son prénom ?

- Luis...

- C'est ça...

- Nous avons été obligés de redéfinir les orientations ethnologiques, car les Touffas sont une peuplade qui n'a gardé ses coutumes que pour les touristes occidentaux. Sinon ils vivent en ville, à Kitgun près de la Pager River. Mane s'intéresse maintenant à ce qui les conduit à abandonner leur culture animiste.

- Merde !

- Comme tu dis...

- .../...

- ... Les derniers animistes de la planète viennent de partir en fumée !

- Tu ne peux pas, au moins une fois, te départir de ton humour potache !

- Embrasse Betty pour moi.

- Un petit coucou aux membres de l'Institut.

- Je n'y manquerai pas. Je relaierai ton information. Vous restez sur place quand même ?

- Au moins jusqu'au prochain passage de Upadhyay.

- Elle a encore son Antonov ?

- Non, il a enfin rendu l'âme, maintenant elle pilote un Cessna 206.

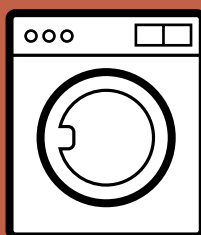
- Il était temps ! Bon, tu me tiens au courant.

- De toutes les façons, nous ne serons pas sur Paris avant un bon mois, facile. ¿ Acabé, esto hace cuánto ?

■ **Le 21 juin 2016, l'hôpital Saint-Roch ; gériatrie**
Héloïse avait à peine une trentaine d'années. Elle travaillait à l'hôpital Saint-Roch, en plein centre-ville, tout près du vieux Nice, à

proximité du Mamac. Son quotidien était partagé entre le travail d'infirmière auprès de malades atteints d'Alzheimer et sa vieille tantine, seule parente rescapée des camps de la mort. Il y avait bien le jeune interne qui lui tournait autour, mais il n'avait réussi qu'à l'inviter à la cantine universitaire du parc Val Rose. Héloïse n'avait pas donné suite.

Ce 21 juin, elle était de service jusqu'à vingt-trois heures. Héloïse regarda sa montre, 15 heures. Comme elle était en avance sur son horaire, elle passa un peu plus de temps dans la chambre de Fabienne. La pauvre femme avait perdu la tête. C'était un peu le lot quotidien, mais cette malade intriguait la jeune infirmière. Contrairement à tous les autres qui étaient atteints de démence sénile, la pauvre femme avait un comportement qui déroutait l'ensemble des neurologues. Elle utilisait les objets d'une manière anachronique. Cela faisait un bon moment qu'Héloïse était là, adossée au mur bleu pastel, les bras dans le dos, silencieuse. Elle observait Fabienne qui tentait désespérément de faire tourner le cadran imaginaire de son téléphone. Elle voyait bien les touches, mais d'un mouvement rapide de la main, un mouvement circulaire, elle essayait de composer le numéro. Depuis maintenant une bonne dizaine de minutes, elle s'absorbait dans cette activité. Enfin, elle leva la tête comme si Héloïse venait d'entrer dans la chambre.



- Mon téléphone est cassé, je l'ai encore cassé.
- Non Fabienne, regardez, il faut faire comme cela, en enfonçant chaque touche.
- Comme c'est étrange. Vous voulez bien composer le numéro de mon gendre.
- Fabienne, il est mort il y a vingt ans.
- Ah.

Fabienne déposa son téléphone sur le lit, se tourna vers la fenêtre. Elle semblait observer quelque chose de précis. Mais en réalité, il n'y avait rien à observer. A travers le carreau, son regard se perdait dans le vide. Héloïse salua la pauvre femme pour le principe, elle savait que les mots prononcés n'arriveraient pas jusqu'à sa conscience. La suite de la journée suivit son cours : petits soins habituels ; veiller à ce que chacun suive bien le programme des activités. Lorsqu'elle passa à monsieur George, elle le trouva dans le cabinet de toilette. Tout le monde l'appelait ainsi, car il ne réagissait qu'à ce nom. En réalité, sa véritable identité était Bernard Lacoze. La porte était fermée et ça faisait déjà un moment qu'il se trouvait dans la salle de bains. Héloïse avait frappé une première fois, doucement. Pas de réponse. Après trois tentatives infructueuses, elle avait poussé la porte. Il était devant le miroir avec sa brosse électrique. Elle n'était pas branchée et George tentait maladroitement de se brosser les dents en tenant fermement dans la main le gros bloc électrique.

- Monsieur George, il faut brancher l'appareil. Elle lui avait pris l'objet des mains, puis une fois relié au secteur, elle lui avait rendu l'appareil. Il avait souri, puis avait repris son activité comme si de rien était. Elle avait mis cela sur le compte de la progression de la démence. Pourtant, le traitement avait stabilisé la maladie, en apparence. Elle n'insista pas.

Dans la chambre de la petite dame, une SDF qui avait atterri dans le service depuis peu, Héloïse dut intervenir rapidement. Cette patiente était la seule agitée de la journée. Elle était sur son lit, se frappant le dessus de la tête avec le

plat de la main. Devant elle, un bloc de papier et un stylo bille.

- Que vous arrive-t-il Lucie ?

- Je ne peux pas écrire mon roman ! Je n'ai même pas commencé la première ligne et pourtant, j'ai toutes mes idées en moi ! Je me sens prête.

- Lucie, on en a parlé il y a deux jours. Maintenant, vous avez tout ce qu'il faut pour écrire, un bloc...

- Non !

La petite dame avait perdu son calme, son visage était devenu écarlate. Elle s'empara du bloc de feuille le jeta à la figure d'Héloïse qui l'évita de justesse. Puis ce fut le stylo. Soudainement, Lucie se leva de son lit et voulut s'enfuir. Héloïse eut juste le temps d'appuyer sur l'alarme infirmière. Il fallut trois personnes pour la maîtriser et l'attacher sur son lit. Héloïse put s'adresser à nouveau à elle, une fois qu'elle fut calmée.

- Ce n'est pas gentil, Lucie, on vous donne tout ce qu'il vous faut et c'est ainsi que vous nous remerciez.

- C'est vous qui n'êtes pas gentille, comment voulez-vous que j'écrive, je n'ai pas d'encrier pour tremper la plume !

- Mais ce n'est pas nécessaire, regardez, c'est un stylo bic.

Héloïse fit une démonstration sur une des feuilles du bloc, mais Lucie n'écoutait plus. La fenêtre accaparait son attention. Elle s'était calmée, même sa respiration était plus apaisée. Son esprit vagabondait au gré des nuages qui défilaient dans le ciel.

■ **Le même jour : musée du quai Branly ; conférence organisée par le DESA de Saclay ; les corpus ondulatoires ; approche ethnologique.**

Bogart s'extirpa péniblement de son taxi. Bogart, comme l'acteur. C'était ainsi qu'on l'avait surnommé dans la rédaction du Herald Tribune où il finissait sa carrière, un peu oublié.

Le rédacteur en chef le gardait pour le décorum, ça faisait bien d'avoir un prix Albert Londres. Vanderloach de son vrai nom, dépensait le plus clair de son salaire en whisky et autre brandy dans un bar qui faisait face à son journal. Le vol New York - Paris l'avait déposé à Roissy, aéroport qu'il exérait. Il regrettait le bon vieux temps d'Orly. Son flair légendaire n'était plus qu'une rumeur. Aujourd'hui, il se résumait à suivre un collègue, Flint, plus jeune, pressenti pour le Pulitzer. Un malin qui savait dégoter les bonnes histoires. Son départ impromptu pour la conférence sur les populations animistes présentée par Escula et Glémour, respectivement anthropologue et physicien de particules, n'était pas dû au hasard. Pourtant, Flint se fichait des populations animistes comme de sa première chemise.

Bogart pénétra par le grand hall du musée quai Branly, encore intrigué par la scène à laquelle il venait d'assister. Un type plutôt bien sapé, genre trader à Wall Street, hurlait, à genou devant son scooter, qu'on lui avait volé ses pédales. Passé la grande porte vitrée, il s'adressa à l'accueil en présentant sa carte de presse. Une jolie fille l'accompagna jusqu'à une place réservée.

- La conférence a commencé depuis une vingtaine de minutes, chuchota-t-elle.

- Merci, est-il possible d'avoir quelque chose à boire ? questionna-t-il dans un français parfait, mais avec ce détestable accent de Brooklyn.

- De l'eau minérale est mise à disposition sur votre droite.

Bogart hocha la tête, mais ne cacha pas son

dépit. Il regarda la jolie fille remonter l'allée, s'intéressa particulièrement à sa démarche chaloupée, puis se décida enfin à porter quelque intérêt à la conférence.

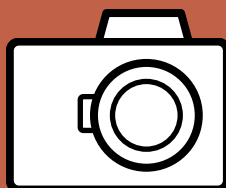
- ... les Achuars se sont fixés... oui, tu as raison, « s'étaient fixés », car nous devons maintenant parler d'eux au passé, donc s'étaient fixés au sud-est de Puyo. Pour les rejoindre, il faut prendre l'avion en suivant la rivière Pastaza sur une cinquantaine de kilomètres. Ce sont des peuplades animistes qui prêtent à tous les êtres vivants un esprit et pas seulement aux êtres vivants, mais aussi aux objets...

Bogart décrocha assez vite. Il chercha à s'assurer que Flint était bien présent. Il se leva légèrement. Une grosse dame protesta.

- On n'est pas au cinéma, il n'y rien à voir ! lui rétorqua-t-il.

Assez vite, il reprit place sur son siège, Flint était un rang avant, à quelques dizaines de mètres. Il avait ses écouteurs et pour le moment, il ne s'intéressait pas à la conférence. Bogart n'eut aucun doute quant à la justesse de son intuition, tout était parfaitement normal. Si Flint avait été complètement absorbé par les propos des conférenciers, c'est là qu'il aurait eu un doute. Non, Flint attendait une annonce particulière. Bogart se laissa bercer par la voix chaude et grave du conférencier.

- ... vous n'êtes pas sans savoir que Philippe Descola a eu une grande influence. Il a redéfini l'animisme. Il met en avant deux perspectives complémentaires : celle de l'« intériorité » et celle de la « physicalité ». Humains et non-humains...



Bogart émergea brusquement de son endormissement. La grosse dame de derrière venait de lui asséner un coup sur l'épaule avec le plat de la main.

- Vous pouvez ronfler moins fort, s'il vous plaît ! Il bougonna, s'étira, la grosse dame maugréa. Il se leva à nouveau, la grosse dame soupira. Flint avait enlevé ses écouteurs, devant lui, il avait sa tablette pour prendre des notes. La grosse dame se renfroigna.

- ... L'animiste à une perception de l'identité commune des intériorités des existants, humains et non-humains, distincte de celle de leurs physicalités. Voilà pourquoi on peut parler de quatre ontologies qui suivent la perception d'une fusion ou d'une rupture entre intériorité et physicalité. Les trois autres étant le totémisme, l'analogisme et le naturalisme.

- Merci Pierre Escula...

Applaudissements nourris.

- ... Je passe maintenant la parole au professeur Glémour physicien au DESA du plateau de Saclay.

- Tout d'abord je voudrais saluer la pertinence des propos de mon confrère qui nous éclaire sur le rapport des animistes aux objets. C'est là l'aspect qui m'intéresse particulièrement en tant que physicien des particules. Ça peut paraître étonnant cet attrait de la part de quelqu'un qui vient des sciences dites « dures ». Et pourtant ! En effet, nous avons mis à jour une relation entre la perception des objets et un certain rayonnement identifié tout récemment. Je vous renvoie à la communication de David Reitze, directeur exécutif du Ligo, sur les ondes gravitationnelles. Nous sommes sur le point de mettre en évidence que les objets ont un esprit. Plus exactement, une émission qui signe leur identité. Enfin qui signait, car il semble que nous ayons perdu la réception de ces ondes. Et ce, tout récemment. Nous avons la conviction que les populations animistes avaient acquis une capacité à percevoir cette

signature. Cela a été prouvé lors des tests que nous avons faits à Ambato en équateur.

- Pardon, excusez-moi de vous interrompre, Flint du New York Times, est-ce qu'il y a un lien avec la disparition de la dernière peuplade animiste ?

- Non, il s'agit malheureusement d'un accident. Ce sont des peuples qui pratiquent le brûlis et le vent peut avoir une action dévastatrice en fonction de son orientation.

- Quel crétin, c'est bien une blouse blanche ! Ça fait des millénaires que ces tribus cultivent la forêt amazonienne et ils se seraient cramé le cul par inadvertance ! bougonna Bogart.

- Mais vous allez vous taire nom d'une pipe, coupa la grosse dame.

- Une dernière question si vous permettez ?

- Oui...

- Est-il vrai qu'il a été établi un lien avec une certaine forme d'Alzheimer ?

- En effet, mais ce n'est pas encore totalement confirmé. Il semblerait que certaines personnes n'arrivent plus très bien à identifier les objets. Notamment, ils perdent leur sens historiographique. Mais c'est cantonné à quelques rares cas qu'on peut trouver dans les hôpitaux psychiatriques. Je vais maintenant vous préciser ce qu'il en est de la théorie des flux énergétiques à très basses fréquences...

Bogart avait enfin l'information sur laquelle travaillait Flint. La suite n'avait plus aucun intérêt. La preuve en était que Flint venait de quitter soudainement la salle de conférences. Bogart s'éclipsa à son tour. Lorsqu'il pénétra dans le hall, la belle jeune fille tentait de ramener Flint à la raison.

- Monsieur ! Calmez-vous, ce n'est pas grave.

- Vous plaisantez, un bloc note tout neuf de chez Paperblanks avec un papier parfaitement adapté et une plume Gold Starry et tout ça qui ne vaut rien. Il y a de quoi énerver, non !

Bogart observait la scène de loin, il n'avait jamais vu Flint perdre son calme. Ce dernier

venait de jeter son bloc et son stylo-plume à travers le hall. Le bloc avait éclaté en une multitude de petits composants et la plaque de verre qui le recouvrait avait littéralement explosé. Flint et Bogart étaient restés intrigués un petit moment, étonnés de voir comment un bloc note pouvait se fractionner en foule de petits trucs. Leur étonnement ne dura qu'un temps. Flint reconnut Bogart, il se dirigea vers lui la main tendue.

- Ils vont m'entendre chez... comment déjà, vous savez la boutique sur Union Square...

- Computer Network

- C'est un drôle de nom pour une papeterie. Du temps de mon grand-père, ça ne s'appelait pas ainsi.

- Barnes et Nobles !

- Yes, you're right.

Ils décidèrent de finir la soirée chez Maxim's.

■ **Un peu plus tard ; Héloïse chez sa mère.**

« Maman, tu es là ? », oui sa mère était toujours là. Elle ne sortait plus de chez elle, où alors très occasionnellement, par exemple pour aller voir le boutiquier de la rue Bosio, au bout du cours Saleya. Ils restaient toute une après-midi à papoter autour d'un thé et de petites madeleines faites main. Quand cela se produisait, le magasin était fermé. Sur la porte vitrée, sous le rideau, Hugo accrochait la petite pancarte « Do not distur ». Le « b » était effacé. On lui avait fait la remarque de nombreuses fois, mais il continuait imperturbablement à mettre la même pancarte, usée par le temps passé.

Aujourd'hui, Sébastienne était dans le salon.

Comme à son habitude, elle parlait avec les plantes. C'était ponctué de longues périodes de silence. Le moment où les plantes répondaient. Il arrivait parfois à Sébastienne de discuter avec les objets. De la même façon, le silence entrecoupait les temps de parole.

Héloïse regarda sa mère, hocha la tête, puis pénétra dans le salon. Un salon encombré d'une quantité incroyable d'objets désuets, une sorte de musée à visiteur unique. On pouvait trouver un vieux téléphone à manivelle, un moulin à café Peugeot, une machine à coudre Singer avec sa pédale à bascule. La chose étonnante, c'était que tout cela fonctionnait. Sauf le téléphone à cadran, et depuis peu. Sébastienne continuait à faire ses travaux de couture avec sa Singer. Elle utilisait toujours un vieux fourneau à gaz, dont un seul brûleur était encore fonctionnel. Les autres étaient bien trop oxydés.

- Maman tu parles encore toute seule.

- Pas tout à fait, mais bientôt oui.

- Pourquoi tu dis ça, je suis là.

- Je sais bien, mais avec toi ce n'est pas pareil.

- Qu'est-ce qui n'est pas pareil ?

Sébastienne ne répondit pas à cette question. D'ailleurs, elle ne répondait jamais et Héloïse le savait très bien. Mais à chaque fois cette même remarque lui échappait. Pour Sébastienne, parler avec sa fille, c'était comme si les mots n'étaient qu'une musique, un petit chantonnement mélodique. Ce qu'aimait par-dessus tout Sébastienne, c'était d'entendre chanter la voix de sa fille. Si elle avait été musicienne, elle aurait très bien pu transcrire en notes ce mouve-



ment de la voix. Mais ce n'était pas le cas. Aux yeux de Sébastienne, il n'y avait que deux sortes de discussions qui aient un sens : celles avec les choses et celles avec son ami le boutiquier.

- Pourquoi as-tu dit que bientôt tu parlerais toute seule ? Tu as tes objets, tes plantes, et même le chat de la voisine. Et aussi Mamoud, le boutiquier.

- Minou a disparu.

- Ça ne doit pas être sa première escapade.

- Si ! Et Mamoud est à l'hôpital, cancer du ventre.

- Le cancer du ventre n'existe pas.

- Il doit bien exister, puisque c'est ce qui le tue à petit feu.

- Je ne savais pas, désolée.

- Mais le plus inquiétant ce n'est pas ça...

- Ah bon ! C'est quoi ?

- On ne dit pas c'est quoi !

- .../...

- Le plus grave ce sont les objets. Ils se taisent les uns après les autres. Et aujourd'hui, c'est au tour de la plante grimpanche !

■ **La veille du 15 mai 2015 ; cœur du territoire Achuar ; peuplade jivaro**

Maotéirane, avait fait un rêve. La grande fougère arborescente, le Cycas, était venu lui rendre visite. Il était resté muet, balançant ses grandes branches d'avant en arrière. Autour de lui, le vide. Dès qu'il fut levé, Maotéirane traversa le village encore endormi pour rapporter ce mesekrampar de mauvais augure. Il s'arrêta surpris par le silence. Les membres du clan devaient dormir sur leur paillasse. A cela rien d'anormal, le soleil commençait à peine à déborder la limite méridionale de la terre. Non, ce qui l'inquiétait, venait du silence de la forêt et de tous ses habitants. Tourmenté, il reprit sa marche, cette fois plus rapidement tout en récitant un anent dans sa tête. Celui qui chantait la venue du grand conifère, l'Araucaria, pour s'occuper du premier-né Achuar en le berçant

de ses longs bras recourbés vers le haut. Devant la maison du chaman, il attendit le temps nécessaire pour ne pas affoler les esprits du foyer. Il passa à droite du premier pilier de cette grande bâtisse ouverte sur les quatre côtés. Dans le tankamah, réservé aux hommes, dormaient Youpalaos et ses frères. Maotéirane ramassa une poignée de terre, la jeta au loin, s'agenouilla jusqu'à ce que l'un des membres l'invite. Dans l'Ékent, où la présence des hommes n'était pas souhaitable, se trouvait la femme Bongui. Elle était réveillée depuis un bon moment, mais elle voulait profiter encore peu de la chaleur de la couche. Une humidité pénétrante, car encore emplie de la fraîcheur du petit matin, se déversait sur la maisonnée. Elle vit Maotéirane, se leva à contrecœur, l'invita puis s'effaça. Cette femme était l'une des épouses qu'il avait volée aux Huambisa lors d'une vendetta. Il ne lui adressa pas une parole ni un regard. La femme Bongui se dirigea vers le foyer pour le raviver. Le chaman était au centre de la hutte. Maotéirane ne l'avait tout d'abord aperçu. Près du feu, il préparait le wayus, une sorte d'infusion à base d'herbe pour le maté. Il se leva, salua Maotéirane.

- Que viens-tu faire ici ?

- J'ai rêvé... C'était un mesekrampar...

Le chaman chassa les dormeurs brutalement, soit en les secouant, soit à coups de pied. Quelques-uns bougonnèrent pour la forme. Les hommes ramassèrent leurs armes et filèrent dans la forêt. Les femmes prirent leurs outils, et, en compagnie des enfants, allèrent dans les cultures.

- Le Cycas est venu me visiter.

- Que t'a-t-il dit ?

- Rien, il est resté silencieux.

- Qu'a-t-il fait ensuite ?

- Il est parti.

- Nunkui était-elle là ? Hein ! Notre mère nourricière ne t'a pas laissé seul avec Cycas ?

- Si

Le chaman chassa Maotéirane. Il avait du temps devant lui, les Indiens ne se réuniraient qu'une fois que les femmes en auraient fini avec les travaux des champs. La petite cale-basse était déposée à ses pieds, en la plongeant dans le yukunt, sorte de grand pot en terre, il la remplit de wayus. Par lampées successives, il but son breuvage. Au fond, accrochée à l'une des poutres latérales, il trouva la gourde oblongue qui contenait la bière de manioc. La bière spéciale pour les fêtes qui rythmaient la vie du village. Une bière bien plus forte, qui avait macéré longuement. Il engloutit la totalité de la gourde. Quelques instants suffirent à provoquer les premiers effets. Il ramassa un pieu à enfouir qui servait aux femmes pour travailler la terre. Dans le même mouvement, il mit sa coiffure de chaman. Une coiffe aux nombreuses couleurs plus criardes les unes que les autres. Elles tranchaient dans cette uniformité verte que composait la forêt amazonienne. Il sortit par l'arrière de la hutte. Le sentier était à peine marqué, car lui seul l'empruntait. Le tertre n'était pas très loin. Une fois installé accroupi, il frotta l'amadou pour embraser les herbes à pensées. Avec ses mains, il fit monter la fumée vers ses narines.

- Nunkui, esprit de la forêt, ouvre mon œil intérieur, qu'il sache.

Le chaman se mit en transe grâce au chant rituel. Puis le silence s'installa. Tout semblait arrêté. Comme si le monde lui-même s'était mis en sommeil. Le chaman se releva, pleura, hurla aussi, un cri de détresse, guttural. Il versa quelques larmes, encore, puis se mit à creuser.

Du sol, il extirpa les uns après les autres trois gros bidons en plastique jaunâtre. Il les déposa sur le traîneau fait de branchages. Il contourna les cultures de la femme Bongui. Elle le regarda passer. Pour la première fois, elle leva les yeux vers lui. Alertée par le hurlement désincarné du chaman, elle savait, comme tous ceux qui faisaient partie du clan, ce qui allait advenir. Elle reprit son activité, comme si de rien n'était. Sous le grand hévéa, elle étala les palmes de kampala pour la préparation de la future toiture.

Lorsque le chaman arriva dans la première clairière, il répandit sur le sol le contenu du premier bidon. Il pratiqua de même en deux autres endroits éloignés d'une distance équivalente. Il enflamma ce qu'il venait de déverser, puis courut jusqu'aux deux lieux suivants. Il les enflamma de la même façon, puis regagna son village. Tous les Indiens Achuar prirent la même direction. Ils s'installèrent à genoux dans la position rituelle. Ainsi, ils se placèrent sous la protection de Nunkui et de ses deux avatars, le coucou du manioc et le petit boa wapau. Tous allaient mourir brûlés vifs. Ils n'avaient plus aucune raison d'exister, ils savaient que l'esprit qui vit en chacun des êtres qui peuplent la forêt, qu'il soit végétal, animal ou minéral, avait disparu, ainsi que ceux qui habitent les objets de la maison. Nunkui était venue pour leur dire que le Grand Esprit s'était évanoui avec la nuit de pleine lune.

Pour toujours.

■ OLIVIER ISSAURAT • MARS 2016



J'attends le numéro 36

2016 Mars·avril - Spécial objets
LABORATOIRE DE RECHERCHES CRÉATIVES